

LE 18^E DU MOIS

GILETS JAUNES LE 18^e ENTRE DANS LA DANSE ▶ P. 6

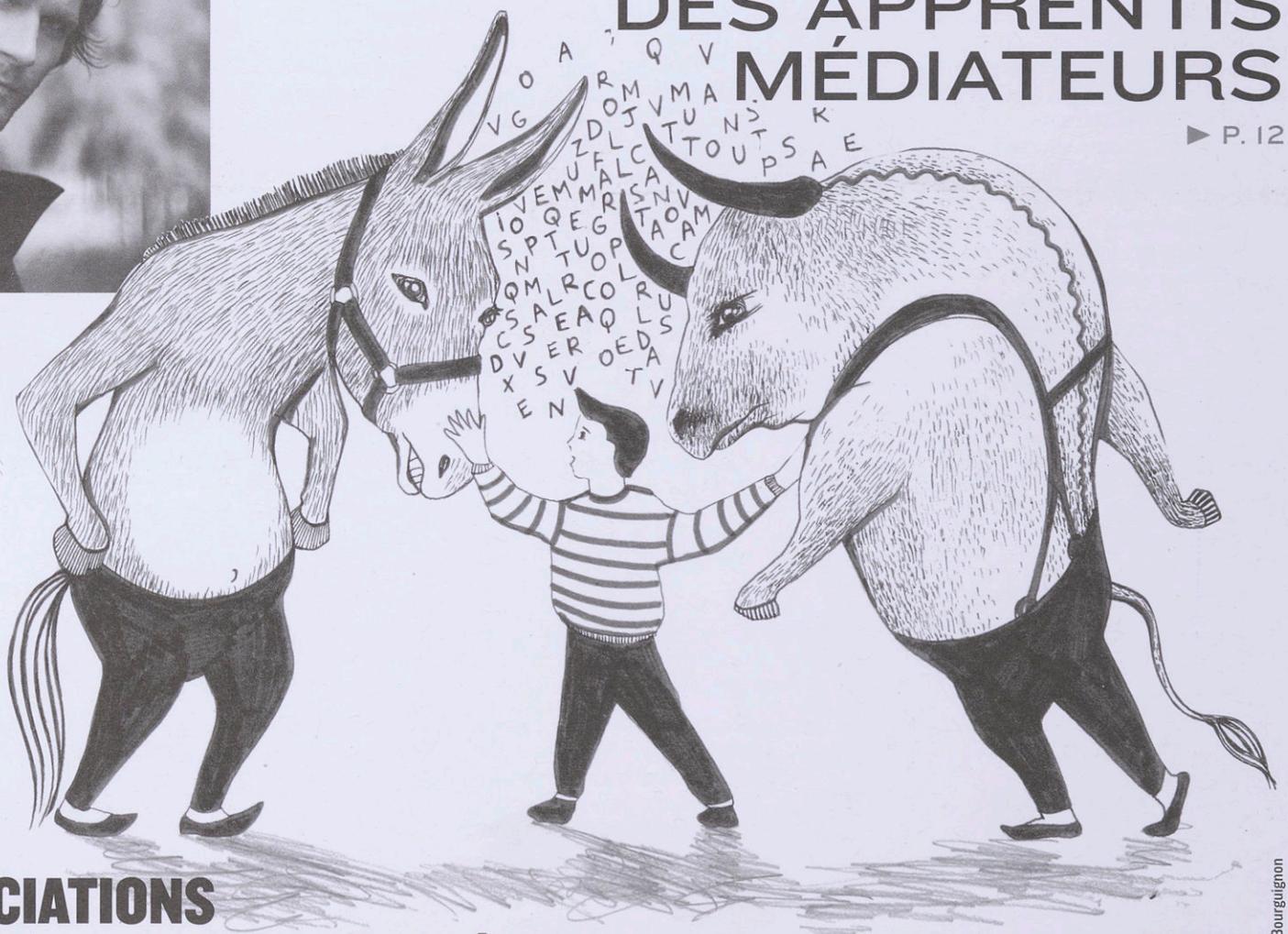


Lisa Lesourd

À L'ÉCOLE RICHOMME

DES APPRENTIS MÉDIATEURS

▶ P. 12



Séverine Bourguignon

RENCONTRE

Alexis Michalik,
un enfant
de la Butte

▶ P. 19

ACTU / EXILÉS

LES ASSOCIATIONS DÉNONCENT LA FAILLITE DE L'ÉTAT ▶ P. 2

LA VIE DU 18^e ▶ P. 5

Du nouveau dans
le tri et la collecte
des déchets

LA VIE DU 18^e ▶ P. 8

Paris-Pondichéry :
6 000 km
à bicyclette

G^{des} CARRIÈRES ▶ P. 10

Bretonneau : soins
attentifs
pour la fin de vie

GOUTTE D'OR ▶ P. 14

Promenade urbaine
enfin sur
la bonne voie ?



De Jul 30 39413

EXILÉS

LES ASSOCIATIONS DÉNONCENT UNE MISE EN DANGER DÉLIBÉRÉE

Alors que le froid s'intensifie et que des campements d'exilés champignonnent sous le périphérique et les bretelles d'autoroute du nord-est de Paris, un collectif d'associations, dont le Secours catholique, Médecins du Monde et Emmaüs, interpelle l'État sur le sort de cette population « invisible ».

Après plusieurs mois de tentatives de négociations avec la Mairie de Paris et le préfet d'Ile-de-France, le collectif a décidé d'y mettre un terme, constatant « la faillite de l'État dans l'exercice de sa responsabilité de protection, de mise à l'abri et d'accueil inconditionnel ». Dans une lettre adressée au président de la République fin décembre¹, 14 associations affirment que la précarisation des migrants s'accroît et que leur situation « confine à une mise en danger délibérée ».

Aux portes de Clignancourt, de La Chapelle, d'Aubervilliers et de La Villette, 2 000 à 3 000 personnes dorment dans la rue chaque nuit, souvent sans eau ni toilettes, à cause du manque d'hébergement et de volonté politique, selon Thomas Berteigne, président de la Ligue des droits de l'Homme du 18^e. « Depuis 2014, on compte environ 100 000 demandeurs d'asile par an, mais il n'y a que 42 000 places disponibles dans les centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA). Les quelques mises à l'abri se font dans des gymnases et autres structures temporaires. Ce sont souvent des gens dont les demandes d'asile ont été rejetées en Allemagne ou en Suède, ou qui viennent de pays d'Europe en défaillance tels que l'Italie ou la Hongrie qui

ne remplissent pas leurs devoirs » déclare Thomas Berteigne. Ce sont les « dublinés » (lire en p. 3).

Cercle vicieux

Les associations pointent les trop nombreuses difficultés et entraves auxquelles se heurtent les migrants. En particulier, elles remettent en cause l'ensemble du système actuel d'enregistrement des demandes d'asile, compte tenu de ses défaillances et insuffisances majeures. Actuellement, un exilé doit obligatoirement appeler un numéro unique mis en place par l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) pour se faire enregistrer comme demandeur d'asile. Or, ce numéro est payant et il faut attendre plus d'un mois pour obtenir une simple réponse, avant que cette formalité ne soit prise en compte... Les centres d'accueil de jour gérés par l'État et/ou la Mairie, en lien avec les associations, sont saturés. Du

coup, certains d'entre eux organisent des « loteries » pour enregistrer les demandeurs d'asile : aujourd'hui, c'est le jeton jaune qui « a gagné », demain, peut-être le vert ou le bleu ! Que faire quand 400 personnes se présentent chaque matin pour 50 places disponibles ?

De même, les permanences d'accès aux droits,

notamment celle de la LDH au centre social Rosa Parks, le mardi après-midi, doivent faire face à des situations de plus en plus complexes pour des exilés souvent privés de droits sociaux (allocation, hébergement) surtout depuis les lois adoptées en 2018. La Ligue des droits de l'Homme dénonce ce « cercle vicieux » qui consiste à proposer des « mises à l'abri » comme les 1 200 places annoncées par le préfet de région (lire ci-dessous) qui se terminent en retour à la rue, faute d'ouverture des droits sociaux !

Pour des solutions pérennes

Lors de leur errance, qui pour certains a duré des années, ces exilés « deviennent des sortes d'apatrides », précise Louis Barda de Médecins du Monde. Après la violence du départ suivie de celle du voyage, la personne se trouve, contrairement à ses rêves, dans des campements régulièrement détruits, et face à une forte présence policière. Déboutée ou « dublinée », elle sait qu'elle risque d'être enfermée dans un camp de rétention où, selon les associations, les violences s'aggravent. C'est la « troisième violence ».

« La situation est de pire en pire », constate Clarisse Bouthir de Solidarité migrants Wilson, ajoutant que les services psychiatriques du 18^e ont signalé être de plus en plus sollicités par des exilés en détresse. « On est face à des personnes traumatisées,

Après la violence du départ, puis celle du voyage, vient celle du campement.

LA MAIRIE EN QUÊTE DE SOLUTIONS PALLIATIVES

Eric Lejoindre se dit inquiet de la « situation indigne des migrants » et « de la dignité des quartiers ».

Le scénario a longtemps été le même, évacuations des « campements » (plus de 30 depuis 2015) suivies du retour des migrants ou de nouvelles arrivées. Mais depuis cet été, les « mises à l'abri hebdomadaires », organisées par l'État avec la coopération de la Ville et l'aide de France terre d'asile (FTA), ont cessé à la suite du retrait de l'État. Au nord de Paris, le long du périphérique et en dessous, à chaque porte, les tentes et autres fragiles abris s'accumulent.

Les conseils d'arrondissements des 18^e et 19^e ont lancé un appel solennel au gouvernement. Le vœu adopté le 21 janvier par celui du 18^e demande à l'État « de prendre des mesures à la hauteur de la

situation pour assurer, sans distinction, toutes les mises à l'abri nécessaires (...) et d'allouer des moyens supplémentaires aux dispositifs d'enregistrement de demandes d'asile sur le territoire parisien ». Eric Lejoindre, le maire (PS) du 18^e a écrit au préfet de région pour l'alerter sur la situation dans l'arrondissement.

Un plaidoyer peu entendu

La réponse précise que l'effort sera poursuivi : 10 005 places sont dédiées aux migrants dans la région Ile-de-France et que son « déploiement a permis d'éviter la constitution de campements et de réduire le nombre de migrants dans l'espace public parisien ». Sans commentaire !

Pas de quoi calmer l'« inquiétude grandissante » du maire qui se préoccupe à la fois « des situations indignes des migrants et de la dignité des quartiers », avec « des acteurs associatifs fatigués et éternés ».

Il « plaide depuis des mois pour que soient développées de vraies solutions d'accueil de jour », et souhaite « un nouveau dispositif, pas forcément sur le modèle de « la bulle », mais avec de petites unités d'hébergement » et « une solution avec l'État qui pilote ».

Il sait que, « tout seul », il ne peut pas grand-chose mais dit « se battre pour que la situation ait le moins d'impact possible pour les habitants (propreté, mise en place de toilettes) ». En résumé : « organiser, mettre des locaux à disposition, alerter et trouver des solutions palliatives en attendant que l'État prenne en charge », ce qui est de sa responsabilité.

Emmanuel Macron disait en 2017 : « Laisser les migrants dehors sans hébergement, c'est indigne de ce que nous sommes, de nos valeurs. » Mais le temps a passé... et les situations indignes se sont multipliées. ●

DANIELLE FOURNIER

s'inquiète Louis Barda. *Nous demandons une mise à l'abri de façon immédiate et inconditionnelle pour tous. Sans discrimination entre les "bons migrants" et... les autres.*

Les associations demandent aussi des lieux d'accueil qui soient des lieux de repos et qu'on y étudie l'état des demandeurs. « Certains sont en transit, d'autres veulent rester un temps mais pouvoir rentrer chez eux plus tard quand le conflit sera fini, » observe Louis Barda.

Respect du droit d'asile

Même proposition pour la Ligue des droits de l'Homme et Solidarité migrants Wilson.

« On demande à la Ville de faire un geste réel, une mise à l'abri inconditionnelle, que les gens soient en sécurité, qu'ils se reposent. Pour les dublinés, insiste Clarisse Bouthir, il faut lever la procédure et appliquer les conventions internationales des droits de l'Homme, que les gens puissent boire et manger. La région parisienne compte 12 millions de personnes, on peut bien trouver de la place pour quelques milliers qui vivent en campements. »

Après plusieurs réunions avec la Mairie de Paris, les mairies du nord-est et le préfet, les associations qui participent au collectif demandent aussi que le dialogue continue avec les autorités. « Il faut

lire la suite en p. 4 >>>

MISE À L'ABRI, HÉBERGEMENT... ET APRÈS ?

1 200 places supplémentaires en Ile-de-France... pour qui et combien de temps ? Les associations demandent des solutions pérennes.

Le préfet Michel Cadot l'a annoncé le 11 janvier : « Le gouvernement va renforcer ces prochains jours les moyens d'hébergement des demandeurs d'asile. Ainsi, 1 200 places de mises à l'abri pour migrants vont ouvrir très prochainement en Ile-de-France, grâce au soutien du ministère de la Cohésion des territoires. » La déclaration répond à une augmentation du nombre de migrants à la rue en ce début 2019. En effet, en plus des campements de la porte de La Chapelle, d'autres, plus petits mais tout aussi précaires, ont été installés dans Paris. Ce qui donne une visibilité concrète à la question de la migration à Paris, et en particulier dans le 18^e.

Mais les associations craignent qu'il ne s'agisse en fait que d'un « cache-misère ». D'autant plus que des opérations d'évacuation et de mises à l'abri ont commencé depuis le 22 janvier. Les

quelques 180 personnes qui s'étaient installées porte de Clignancourt, sous le périphérique ont été hébergées dans deux gymnases comptant parmi les 1 200 places annoncées. À Saint-Cloud et Vitry, elles dorment désormais au chaud et sur des lits de camps, mais sans accès au droit sur place pour leur procédure administrative ou leur santé, sans assistants sociaux, juristes ou médecins. Combien de temps y demeureront-elles ?

Un toit et des aides

Comme l'énonce au nom du collectif d'associations, le président de la LDH du 18^e, Thomas Berteigne, « il serait nécessaire de créer de vrais lieux d'accueil et d'hébergement pérennes avec un accès aux droits et une réelle volonté de matérialiser ces droits ». Et pas seulement des places dites de

« mise à l'abri », temporaires. Ces mises à l'abri se situent dans des équipements municipaux, comme des gymnases, ou dans le secteur diffus (hôtels sociaux), et font partie des hébergements d'urgence. Ceux-ci se sont multipliés ces dernières années, avec autant d'acronymes que d'hésitations sur les solutions à mettre en place (CAO, CHUM, CARA, CAES, HUDA...) : les autorités répondent au coup par coup aux afflux de migrants, sans vision globale.

Un accueil inconditionnel

Le collectif plaide aussi pour un accueil inconditionnel en centre d'hébergement pour ces 1 200 places. Car depuis plusieurs mois, l'accueil est refusé aux personnes en procédure Dublin, soit de 40 à 70 % (selon les associations) des migrants actuellement à la rue, ou en procédure d'urgence : ils ne peuvent pas bénéficier de droits sociaux et donc de logement, y compris dans des hébergements d'ur-

gence. Ils risquent donc de se retrouver assez vite dehors, s'ajoutant aux nouveaux arrivants - 80 personnes chaque jour. D'où de nouveaux campements de fortune, encore plus importants que ceux qui existent déjà.

Là encore, revient de la part des associations la demande de « dedubliner » les migrants, comme cela avait été le cas en 2017 à Calais. Et Thomas Berteigne de conclure : « Nous sommes prêts à inventer collectivement de nouvelles solutions, dès demain... Nous voulons construire une réponse pérenne à une situation d'urgence. » À l'heure où nous rédigeons cet article, plus de 2 000 migrants dormaient dans la rue parisienne. ● SOPHIE ROUX

Le règlement de Dublin

Selon le règlement Dublin III de 2013, un seul État membre est responsable de l'examen d'une demande d'asile dans l'Union européenne. Le premier pays où un migrant a été contrôlé et enregistré (empreintes digitales en particulier) est compétent pour traiter cette demande. La personne peut donc être expulsée de France pour être renvoyée vers le premier pays d'entrée et, contrairement à celles enregistrées en France, n'a aucun droit : ni hébergement, ni aide médicale, sociale ou autre. « Dubliné » est entré dans le langage courant pour désigner les demandeurs d'asile qui font l'objet d'une telle procédure.

Le règlement prévoit deux critères facultatifs permettant de « sortir de Dublin » :

- l'article 16 permet de prendre en compte une notion étendue de membres de la famille. Par exemple un frère ou une sœur peuvent être considérés comme personnes à charges d'un majeur et admis à demander l'asile dans un autre pays. Mais les conditions sont restrictives :

maladie grave, handicap, grossesse, nouveau-né, personne âgée.

- l'article 17 prévoit la faculté pour un État d'examiner la demande d'asile, même si celle-ci relève de la responsabilité d'un autre pays en application du règlement. Les préfetures peuvent donc utiliser leur pouvoir souverain pour autoriser l'introduction de la demande en France, et ne sont pas obligées de transférer les demandeurs qui relèveraient de la compétence d'un autre État.

Cette clause a été utilisée massivement par l'Allemagne en 2015 et par la France pour les personnes évacuées du campement de Calais en 2017. Elle peut aussi être mise en œuvre quand le demandeur d'asile risque d'être renvoyé, par l'État vers lequel il doit être transféré, dans son pays d'origine où il est en danger. L'article 17 peut également être invoqué à l'appui de recours contre l'arrêté de transfert, devant les juridictions administratives. A.K.

En chiffres

2 039

migrants dans la rue à Paris début 2019

80

nouveaux arrivants chaque jour

10 005

places d'hébergement pour les migrants en Ile-de-France

68,5 millions

de personnes déplacées dans le monde.

Sources : ministère de l'Intérieur, France terre d'asile, HCR.

>>> suite de la p. 3

chercher une vraie solution, pas seulement de la poudre aux yeux, souligne Louis Barda. La Mairie de Paris a raison de dire que les exilés sont la responsabilité de l'État, mais les associations auraient aimé voir la maire prendre une position plus ferme. Elle ne s'indigne pas.»

Au-delà des « mises à l'abri », de l'hébergement, des droits sociaux, il s'agit du respect du droit fondamental d'asile, notamment inscrit dans la Convention de Genève de 1951. Comme le rappelait la Cimade dans un communiqué précédant le vote de la loi de mars 2018 : « Le règlement Dublin est un système injuste puisqu'il fait davantage peser sur les États européens situés aux frontières extérieures de l'UE la responsabilité de l'examen des demandes d'asile. Et l'association en appelait « à la mise en place d'un système d'asile européen commun où le choix du pays d'accueil serait fait par la personne, et dans l'immédiat, à suspendre les effets dévastateurs du règlement Dublin. » ●

ANNIE KATZ ET CLAIRE ROSEMBERG

« L'État met en danger les migrants », publié dans Le Journal du dimanche du 30 décembre 2018. Consultable sur lejdd.fr

Liste des signataires : Anne-Marie Bredin, représentante du collectif Solidarité migrants Wilson ; Philippe de Botton, président de Médecins du monde France ; Véronique Fayet, présidente du Secours catholique-Caritas France ; Catherine Gak, secrétaire de La Gamelle de Jaurès ; Marin Marx-Gandebuef, représentant du Guide de la demandeuse et du demandeur d'asile à Paris ; Gaël Manzi, président d'Utopia 56 ; Jacques Mercier, président de Dom'Asile ; Mélanie Mermoz, représentante du collectif audonien solidarité migrants ; Marie Montolieu, présidente de la Fédération de Paris du Mrap (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples) ; Jérôme Musseau, représentant du collectif P'tits Dejs solidaires ; Malik Salemkour, président de la Ligue des droits de l'Homme ; Corinne Torre, cheffe de mission France de Médecins sans frontières ; Hubert Trapet, président d'Emmaüs France ; Jean-Marc Wasilewski, représentant des États généraux des migrations Paris.

La demande d'asile

3,1 millions

de demandeurs d'asile dans le monde

122 743

demandes d'asile en France en 2018 (+22 % par rapport à 2017)

+ 45 %

l'augmentation du nombre de demandeurs à Paris en 2018

91 865

premières demandes d'asile en 2018

33 380

personnes ayant obtenu l'asile en 2018 (+4,4 % par rapport à 2017)

42 000

places en centres d'accueil pour demandeurs d'asile (CADA) en janvier 2019.

Sources : ministère de l'Intérieur, France terre d'asile, HCR.

LES P'TITS DÉJEUNERS SOLIDAIRES BIENTÔT SDF ?

Les bénévoles qui nourrissent quotidiennement migrants et exclus ne pourront poursuivre cette action sans leur indispensable local.

Is arrivent par petits groupes transis dans la grisaille humide du matin, migrants pour la plupart, Africains, Afghans... ainsi que des sans domicile des alentours. Alors vite un café ou un thé, autant pour se désaltérer que pour se réchauffer les mains autour du gobelet. Puis des tartines et encore des tartines pour bien se caler l'estomac. Et c'est comme ça chaque matin.

Dans ce coin reculé du Jardin d'Éole, le long de la rue d'Aubervilliers, près du théâtre du Grand Parquet, les bénévoles des P'tits déjeuners solidaires se relaient jour après jour pour apporter un peu de réconfort face à toute cette misère. Par la même occasion, ils distribuent paroles d'encouragement, conseils et renseignements techniques pour survivre et s'orienter dans la jungle administrative que doivent affronter ces migrants. « Par exemple les mineurs, je les repère au premier coup d'œil, raconte Jean-François Seguin, et je les oriente vers les associations adaptées. »

Grillage

Ce précieux dispositif de solidarité, représentatif des diverses actions imaginées par les habitants pour secourir les plus démunis, est menacé. Pourquoi ? Pour un problème matériel qu'avec un peu de bonne volonté les autorités pourraient résoudre rapidement. Les petits déjeuners sont servis en plein air, faute de mieux, mais un local est nécessaire pour stocker le matériel et les denrées récoltées. Or ce local risque de leur être retiré.

L'histoire commence il y a vingt ans, quand une association d'habitants, les Jardins d'Éole, s'est battue

pour que la friche ferroviaire désaffectée entre les rails et la rue d'Aubervilliers devienne un jardin. Revendication exaucée après une longue lutte. L'association est par la suite autorisée à utiliser un local du jardin pour son « Troc'livres ».

Quand le théâtre Paris-Villette, devenu gestionnaire du Grand Parquet, obtient de faire griller une partie

Des petits déjeuners, mais aussi du réconfort, des conseils et des encouragements.

du jardin autour de lui, l'association des Jardins d'Éole proteste et supprime le Troc'livres : son local se trouve dans la partie grillagée autour du Grand Parquet. Par la suite, elle décide de prêter ce local aux déjeuners solidaires car elle en reste par contrat l'utilisateur légal... jusqu'au 31 décembre 2018.

Blocage

Un contrat, ça se renouvelle, mais le théâtre Paris Villette veut récupérer ce local dont il n'a jamais eu l'usage mais qui se trouve dans son « enclos ». Qu'à cela ne tienne : les P'tits déjs annoncent qu'ils sont prêts à démentager si les autorités leur attribuent un autre local à proximité. On en est là et les discussions avec les autorités traînent en longueur.

« C'est ainsi partout, enrage Jean-François. Les associations qui font de la domiciliation, c'est à dire qui fournissent une adresse, indispensable pour toute démarche, aux migrants et aux sans domicile, sont submergées. Tout comme celles qui viennent au secours des mineurs isolés non pris en charge par l'État en dépit de la loi. » Et les P'tits déjs solidaires risquent d'être eux aussi sans abri. ● MARIE-ODILE FARGIER

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardinet, Brigitte Batonnier, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Frédéric Constans, Dominique Delpirou, Nadia Djabali, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Claire Rosemberg, Sophie Roux.

Iconographie : Dominique Lefebvre

Photographies et illustrations : Séverine Bourguignon, Brigitte Postec, Capucine Léonard Matta, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture :

Annie Katz, Catherine Masson.

Rédaction en chef :

Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Sara Iskander

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente, Annie Katz, vice-présidente,

Patrick Mallet, secrétaire,

Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux :

Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directrice de la publication :

Anne Bayley

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé par :

Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

LE 18^E DU MOIS

76 rue Marcadet

75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18DUMOIS

MOINS SEUL AVEC PARIS EN COMPAGNIE

La Ville de Paris lance un service d'accompagnement des personnes de plus de 65 ans vivant seules. Trois questions à Galla Bridier, adjointe à la maire de Paris chargée des seniors et de l'autonomie, élue du 18^e.

Pourquoi ce service ?

Je suis partie d'un constat : dans nos sociétés et surtout dans une grande ville comme Paris on peut vivre en étant très très seul. Les Petits frères des pauvres ont fait une étude sur la solitude des personnes âgées qui a montré l'ampleur de ce phénomène. L'idée est de sortir les gens de chez eux, de leur isolement, de passer du temps avec eux, de créer du lien et de les inciter à participer à la vie de leur quartier. Il y a 470 000 seniors à Paris, c'est-à-dire personnes de plus de 65 ans, soit environ 21 % de la population parisienne. Ce service répond aussi à une demande d'engagement instantané et souple de la part de nombre de Parisiens qui souhaitent s'investir dans une activité bénévole et utile.

Concrètement ?

Lancé le 13 décembre, le service est opérationnel depuis le 15 janvier. Il permet aux seniors d'être accompagnés

gratuitement dans des déplacements liés à leur vie quotidienne, une fois par semaine et pour une durée allant jusqu'à quatre heures. Les accompagnateurs sont des bénévoles qui, après avoir suivi une petite formation, s'inscrivent sur une application dédiée. Ils sont alors informés des besoins formulés par des personnes âgées autour d'eux. Ces citoyens engagés se rendent au pas de porte du senior pour l'accom-



pagner dans ses courses, aller au cinéma, au club senior, chez le médecin, etc. Ce service est disponible 7 jours sur 7. Il concerne des déplacements à pied ou en transports en commun.

Comment ça marche ?

Le dispositif est animé par plusieurs associations. Lulu dans ma rue est chargé de mettre en contact les citoyens accompagnants et les seniors intéressés. Les Petits frères des pauvres forment les bénévoles grâce à leur expertise en matière de lutte contre l'isolement des aînés et d'intervention à domicile. Et Paris autonomie Saint-Jacques assure l'accompagnement médico-social si des problèmes d'accès au droit ou un besoin d'orientation médicale sont décelés. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
DANIELLE FOURNIER

Paris en compagnie : 01 85 74 75 76,
pariscompagnie.org

DU NOUVEAU DANS VOS POUBELLES

Un nouveau prestataire a été choisi par la Mairie de Paris pour collecter les bacs verts et les bacs jaunes, qui acceptent désormais tous les plastiques.

Derichbourg, match retour. Après avoir été évincée en 2014 de la collecte des ordures ménagères de l'arrondissement, la multinationale vient de remporter le marché pour 2019-2025 devant son rival Pizzorno, un groupe varois. L'entreprise Derichbourg environnement collectera au total les poubelles des habitants dans six arrondissements parisiens à partir du mois de juin. Le 18^e fait en effet partie des dix arrondissements où cette compétence municipale a été transférée au privé il y a une dizaine d'années.

Déchets bientôt compostés

Les horaires de collecte resteront les mêmes : de 17 h à 23 h, sauf pour Montmartre où les camions passent tôt le matin, en raison de l'étroitesse des rues et de la fréquentation touristique. Le contenu des bacs verts est déposé tous les jours à l'usine d'incinération de Saint-Ouen et celui des bacs jaunes prend la direction du centre de tri de Romainville deux fois par semaine. D'ici à 2021, les déchets alimentaires devraient aussi être va-

lorisés, en partenariat avec Moulinot compost. Cette entreprise récupère déjà les épluchures et restes alimentaires de plusieurs cantines du 18^e. En attendant cette révolution, la nouveauté pour 2019 est à chercher dans la poubelle jaune. Depuis le mois dernier, vous pouvez en effet y déposer tous vos plastiques et non plus uniquement les emballages rigides. Parmi les heureux élus, on trouve les pots de yaourts, les films et sacs plastique ou encore les barquettes.

Le bac jaune accueille aussi les petits déchets métalliques, type gourdes de compote, capsules de café ou plaquettes de médicaments vides. Seule condition: tout doit être jeté en vrac. Les agents du centre de tri n'ont en effet pas le temps d'ouvrir les sacs et les vider. Pas besoin de laver au préalable les emballages, il suffit de les vider correctement. En revanche, restent bannis des bacs jaunes certains types de papier (essuie-tout, mouchoirs et serviettes) ainsi que les couches. Pour l'heure, l'augmentation de la fréquence des collectes de ces contenants ne semble pas prévue.

Paris était une des dernières grandes villes à n'avoir pas encore étendu les consignes de tri pour les produits recyclables. Une bonne nouvelle pour l'environnement, car cette simplification devrait permettre de réduire sensiblement le volume de déchets incinérés. Or, si brûler des déchets permet de produire de l'énergie, cette opération entraîne surtout des rejets de polluants dans l'atmosphère et produit des résidus dangereux (mâchefers notamment).

Mieux informer

Actuellement, en raison des erreurs de tri, près de la moitié des bacs à couvercle vert est composée d'objets potentiellement recyclables (papiers, cartons, plastiques, verre, métaux), selon la Mairie de Paris.

Le défi, pour 2019, sera de faire passer l'information auprès de tous les habitants pour les convaincre d'adopter de nouvelles habitudes (à l'heure où nous imprimons, les nouvelles règles semblaient encore quasi confidentielles)... Voir de les inciter à moins consommer ou à consommer différemment pour réduire la taille de leurs poubelles. Ne dit-on pas que le meilleur déchet est toujours celui qu'on ne produit pas ? ●

FLORIANNE FINET

AGENDA

CONSEILS DE QUARTIER

MARDI 12 FÉVRIER
Clignancourt Jules-Joffrin
À 19h.

ATTENTION : comme pour tous ces conseils, le lieu et plus d'infos sur le facebook des conseils de quartier du 18^e et participezparis18.fr.

MERCREDI 13 FÉVRIER
Charles Hermite-Évangile
À 19h.

SAMEDI 16 FÉVRIER
La Chapelle-Marx Dormoy
À 11h.

MARDI 19 FÉVRIER
Montmartre
À 19h.

JEUDI 21 FÉVRIER
Goutte d'Or
À 19h, salle Saint-Bruno,
9 rue Saint-Bruno.

MARDI 5 FÉVRIER

Jazz au bistro
Melina Tobiana et ses musiciens jouent au bar No problemo qui organise des concerts chaque mardi et dernier vendredi du mois. 14 rue Charles Nodier à 20h30.

MERCREDI 6 FÉVRIER

Cantines
Première réunion de consultation des parents d'élèves et des habitants sur la restauration collective. À 18h en mairie. Attention, vérifier la date sur mairie18.paris.fr

Droit des animaux

Conférence-débat de l'université populaire les « Mercredis de la Révolution ». De 18h30 à 20h30 en mairie.

JEUDI 7 FÉVRIER

Nuit de la solidarité
Deuxième édition de cet événement, organisé par la Mairie, qui vous propose de partir en maraude pour recenser les personnes sans-abri. Détails : paris.fr

SAMEDI 9 FÉVRIER

Slam
Atelier d'écriture et scène ouverte par Slam ô féminin à partir de 17h45 au Petit Ney, 18 avenue de la porte de Montmartre. Et bien d'autres événements à découvrir sur le petitney.fr

suite p. 9 >>>

GILETS JAUNES : NAISSANCE D'UNE MOBILISATION LOCALE

Assemblées générales hebdomadaires, point fixe à Château Rouge et participation aux manifestations du samedi, même s'ils sont peu nombreux, les Gilets jaunes sont bien présents dans le 18^e. Nous les avons rencontrés et écoutés.

Ils étaient vingt et cent, seront-ils bientôt des milliers ? Lors de l'assemblée générale fondatrice du groupe Gilets jaunes Paris 18, le 15 janvier, un peu moins de cent personnes avaient fait le déplacement jusqu'à la cantine de Mains d'œuvres (Saint-Ouen), ce lieu culturel associatif implanté sur le site de l'ancien centre social et sportif des usines Valeo. Une semaine avant, ils s'étaient retrouvés une petite soixantaine à la sortie du métro Château Rouge pour s'organiser autour d'un point fixe et discuter avec les passants.



Jean-Claude N'Diaye

La fontaine Wallace du métro Château Rouge, « rond-point » des Gilets jaunes du 18^e (ici le 13 janvier 2019).

Tous sont désireux de faire grossir ce mouvement de revendication sociale qui agite le pays depuis deux mois et demi. Marc, 34 ans, cameraman, raconte son chemin aux côtés des Gilets jaunes : « J'y suis allé dès le début. Avec ma vieille grille de lecture gauchiste je me suis dit que c'était un mouvement de droite. J'ai croisé pas mal de jeunes de banlieues. Et puis j'y suis retourné car ça avait la gueule foudroyante de la France d'aujourd'hui. Il y avait des royalistes, des camarades qui montaient des barricades. Mais pour l'AG il faut qu'on parle des sujets locaux : logements précaires, inégalités sociales, pauvreté. »

Trop de misères dans le 18^e

C'est bien aussi ce dont compte parler Sarah, 52 ans, qui œuvre depuis le début de la mobilisation pour la constitution d'un groupe issu des quartiers populaires. Assistante d'édition, militante associative bien connue de la porte de La Chapelle, elle explique : « Ça fait trop longtemps qu'on se bat contre toutes les misères qui passent par

ici, pour qu'on ne monte pas dans le train des Gilets jaunes. Cette fois-ci, il faut qu'on aille au bout et que cessent toutes ces inégalités ! » Ex-militante communiste, elle a donné la main au collectif Solidarité migrants Wilson, qui distribuait jusqu'à l'été dernier les petits déjeuners à la « Porte de la Sapelle, porte de l'enfer » comme le calligraphiait un graffiti sous le pont du chemin de fer du boulevard Ney.

Tous ont donc décidé de répondre à l'appel de Commercy, rédigé le 13 décembre dernier par des groupes Gilets jaunes de la Meuse. Ce texte appelle à « créer partout en France des comités populaires, qui fonctionnent en assemblées générales régulières. Des endroits où la parole se libère, où on ose s'exprimer, s'entraîner, s'entraider. »

Depuis le 15 janvier, à Mains d'œuvres, chaque mardi, les prises de paroles se succèdent. On parle plutôt dans le calme, chacun s'enregistre à son tour auprès de l'animateur et acceptant plus ou moins un temps de parole limité. Des paquets de chips et des tranches de saucisson sont partagés. Dans l'assemblée, des mains qui s'agitent plutôt que des applaudissements pour approuver des propos révèlent la présence d'anciens du mouvement Nuit debout.

Une parole qui se libère

« Je suis ravie de vous trouver, expliquait Solange, une retraitée lors de la première AG. J'avais l'impression d'être un peu toute seule comme Parisienne dans les cortèges. » Très remontée contre le gouvernement, elle demande le retour au contrôle des prix, la limitation des hauts revenus...

Un jeune homme en fauteuil roulant réclame quant à lui des mesures pour une plus grande autonomie des personnes handicapées. Et Valérie, la quarantaine, voudrait davantage d'espaces publics pour que « les gens puissent se rencontrer. D'ici dix ans, nous serons éjectés de ce nouveau monde qu'on nous construit avec toutes ses grues partout. » s'inquiète-t-elle en évoquant les chantiers autour de la porte de La Chapelle.

Une jeune cheminote explique : « La structuration est très importante. Nous l'avons vécu lors des grèves à la SNCF.

Nous voulions nous organiser à la base pour décider à la place des directions syndicales qui agonisent maintenant. » D'autres apportent des revendications précises : meilleur accueil des réfugiés, plafonnement des loyers, protection des services publics, rétablissement de l'ISF, fin du CICE et de la « chasse au chômeur », destitution d'Emmanuel Macron... Chacun apporte critiques et espoirs, façon auberge espagnole.

Comment dépasser l'entre-soi ?

Mais faire participer les habitants des quartiers populaires s'annonce difficile. « Déjà, ce serait compliqué de faire venir mes voisins pour une AG à Saint-Ouen, observe Solange. Et encore plus, de les amener à prendre la parole en public. » Dans l'assemblée, un rapide coup d'œil révèle la quasi absence de représentants des minorités visibles. « C'est l'étiquette Gilets jaunes qui ne dépasse pas l'entre-soi ! », précise Daniel, 37 ans, documentaliste. Lui-même se dit « plus syndicaliste que syndiqué » au Syndicat national de l'enseignement du second degré (SNES), militant de longue date des causes de gauche. « On a essayé avec le comité Adama (ndr : comité Vérité pour Adama, créé après la mort d'Adama Traoré, 24 ans, dans la cour de la gendarmerie de Persan (95) en 2016), de mobiliser les jeunes de banlieues. Ça a marché, et puis c'est retombé. Mais nous y travaillons toujours ! »

Reste que de nombreuses minorités peuvent se sentir à l'étroit dans le mouvement, et pour cause : dès la deuxième AG, le problème des groupuscules d'extrême droite présents dans les manifestations du samedi a été abordé. Des propos racistes, ho-



Thierry Nectoux

Le groupe du 18^e devant le magasin Tati lors de « l'acte 9 » le 12 janvier dernier.

mophobes, antisémites ou des comportements sexistes lors des manifestations de femmes le dimanche ont été dénoncés. « Ces gens, ils sont de toutes les manifs, en tête de cortège et ils donnent l'impression de diriger le truc, » explique un trentenaire.

La crainte de l'extrême droite

Les discussions achoppent sur la présence d'un service d'ordre, considéré comme noyauté par l'extrême droite. « Mais attention, car ils sont aussi le peuple, explique un Gilet jaune franco-brésilien. Il faut discuter avec eux. Les électeurs de Marine Le Pen ne sont pas tous fascistes. Et si la gauche ne

Rue d'Aubervilliers, Pascal Boyart a décliné la célèbre toile de Delacroix en une Liberté guidant les Gilets jaunes. Au passage, l'artiste avait dissimulé dans l'œuvre une énigme, qu'il fallait découvrir pour remporter la somme de 1 000 € en bitcoins...



Jean-Claude N'Diaye

descend pas dans la rue, par crainte de se mêler à l'extrême droite, on finira par avoir ici aussi un Bolsonaro au pouvoir... » L'idée flotte, que, même pas d'accord sur tout, il faut parvenir à se battre ensemble.

Pour certains, le service d'ordre est également considéré comme une entrave à la possibilité de manifester et de montrer la puissance du peuple. La seule à même de faire flancher le pouvoir. Quand d'autres observent qu'il permet de rassurer et d'avoir davantage de manifestants mobilisés. « Je ne veux pas mourir avec un œil en moins, confirme Solange. Je n'irai plus sur les Champs à cause des violences policières. »

Bientôt des actions ciblées

Du coup, d'autres modes d'actions sont imaginés : boycott du « grand débat national » avec un hashtag sur les réseaux sociaux, distribution de mimosas aux passants ou... jet de bocaux d'excréments sur les cordons de forces de l'ordre (la proposition a plus fait rire que séduire).

Des interventions davantage centrées sur le 18^e sont également proposées. Le 19 janvier, les Gilets jaunes de Paris-Nord ont ainsi démarré leur manifestation porte de la Chapelle, sans service d'ordre ni réaction policière. Ils ont traversé pacifiquement le marché de l'Olive, rejoint leurs

camarades de Belleville puis sont redescendus dans le Marais où leur présence aurait même fait fermer le BHV.

Pour le futur, des actions ciblées sont en réflexion. Nous les avons laissés en pleine préparation d'un déplacement à Commercy, où une assemblée des Gilets jaunes de toute la France était annoncée. Élise, institutrice, militante à la CNT (Confédération nationale du travail, anarcho-syndicaliste) a insisté : « Il faut envoyer des gens avec des mandats précis

et votés par notre AG, des gens qui auront des comptes à nous rendre à leur retour. » Et Clément, cheminot de préciser : « Les gens sont tous comme nous, exploités, même le petit patron. Commercy c'est un espoir de structuration. Après, il y aura la grève générale du 5 février ». Plus de démocratie et plus de solidarité, c'est ce que demandent les Gilets jaunes de Paris-Nord. Leur message sera-t-il entendu ? ●

FRÉDÉRIC CONSTANS - SANDRA MIGNOT



Thierry Nectoux

Au marché de l'Olive, lors de la 10^e journée de mobilisation des Gilets jaunes, à Paris, le 19 janvier dernier.

Grand débat ou grand déballage ?

Le « grand débat national » est ouvert depuis le 22 janvier. Cette initiative du gouvernement s'articule autour de contributions en ligne, de stands de proximité (à l'image du classeur disponible à l'accueil de la mairie du 18^e, que chacun peut encore remplir), d'événements et de réunions locales. Lorsque nous avons consulté le site, sur 1771 initiatives annoncées en France, seules cinq étaient parisiennes. La mairie a reçu une seule demande de salle pour une réunion, qu'elle n'a pas satisfait car elle émanait d'un parti politique. « Dans l'ensemble, à Paris, il y a beaucoup de temps d'échanges et de concertation, de réunions publiques, ce qui rend peut-être moins prégnant le besoin de s'exprimer dans ce débat, » justifie l'équipe municipale du 18^e. En revanche, au 29 janvier, les contributions en ligne dépassaient 126 000. On peut s'interroger sur les moyens qui seront déployés pour dépouiller ces données. Clôture des consultations le 15 mars. S.M. granddebat.fr

MOUVEMENTS SOCIAUX, QUELLE HISTOIRE !

Pour la deuxième fois depuis le début du mouvement, Le Bar commun a organisé un véritable débat citoyen.

Dimanche 13 janvier, Le Bar commun, 19 h. Difficile de se trouver une place, toutes les chaises sont déjà prises, ce sera donc debout et serré contre ses voisins, que l'on pourra suivre, durant plus de deux heures, l'apéro-débat consacré aux Gilets jaunes. Déjà, début décembre, Le Bar commun avait organisé une discussion autour des revendications. Aujourd'hui, il s'agit de confronter le mouvement actuel au regard de l'histoire. Près de 120 présents pour écouter, intervenir et poser des questions aux deux historiens invités, Gérard Noiriel, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et auteur d'Une Histoire populaire de la France et Joël Chandelier, maître de conférences à Paris 8, spécialiste de l'histoire médiévale et du monde arabe.

Questions et témoignages

Après une rapide introduction, sont interrogées, pendant plus de deux heures les notions de peuple, d'élite, de démocratie, de fraternité, de corps

intermédiaires, de convergence des luttes, la place des femmes... Se succèdent pour poser les questions, des syndicalistes, des retraités, des actifs, des jeunes, des militants associatifs, des habitants tout simplement et des intervenants se revendiquant ou non Gilets jaunes. Julien, étudiant en école d'ingénieur, exprime avec une sincérité émouvante sa crainte quant au discours anti-élite, lui-même pouvant être assimilé à cette élite par ses études et ses probables futures fonctions.

Bonne occasion pour les historiens invités de rappeler que les élites décriées par les Gilets jaunes se bornent aux élites politiques, parlant au nom du peuple, mais ne le représentant pas. Solange, ancienne institutrice à l'école Championnet (en face du bar justement), témoigne de l'histoire du quartier Simplon, longtemps classé en politique de la Ville. Elle annonce aussi qu'un groupe Gilets jaunes Paris Nord « a fabriqué un rond-point à Château Rouge tous les dimanches à 14 h » (un point fixe en fait, lire ci-contre) où « on s'est retrouvé comme si on se connaissait depuis toujours, et on savait tous

pourquoi on était là, on avait des milliers de trucs à discuter. » Certains regrettent l'absence d'un discours anti-patronal et s'inquiètent de l'impossibilité de faire la liaison avec le mouvement syndical, d'aboutir à une convergence des luttes.

Désir de démocratie

D'autres précisent que parmi les Gilets jaunes il y a aussi des syndicalistes, que le mouvement est multiple et complexe. Tous s'accordent à dire que la question de la démocratie est centrale, que le référendum d'initiative citoyenne exprime un désir de démocratie réelle. Gérard Noiriel et Joël Chandelier concluent : « une dimension très importante dans ce mouvement, c'est la récupération de sa dignité » face à la morgue des puissants, « une réaction, une volonté de sauver la démocratie ». ●

PATRICK MALLET

L'intégralité du débat est disponible sur Radio Parleur (radioparleur.net) et sur facebook.com/lebarcommun.

Le Bar commun : 135 rue des Poissonniers, métro Marcadet-Poissonniers.

PARIS-PONDICHÉRY À VÉLO: LE VOYAGE D'UNE VIE

De la place de la République à la maison familiale de Pondichéry, Lionel Adeikalam a parcouru 6 000 km à bicyclette. Une aventure personnelle et un voyage vers ses origines.

Le vélo, c'est comme une forme de méditation, résume Lionel Adeikalam. Cet habitant de la rue Doudeauville sait de quoi il parle puisqu'il vient de parcourir 6 000 km à vélo sur sa monture, au cours d'un périple de six mois entre Paris et Pondichéry. Le déclin? Un trek de trois semaines au Népal en 2016 dont il rentre «frustré» car trop court. Et ses lectures de récits de voyage, surtout *On a roulé sur la terre* d'Alexandre Poussin et Sylvain Tesson, dans lequel les deux aventuriers racontent leur tour du monde à vélo.

Deux passions, le voyage et le vélo

Le vélo, ce trentenaire par ailleurs agent de la SNCF, le pratique depuis toujours. Natif de Villiers-le-Bel, Lionel avait l'habitude, enfant, de partir pour de longues balades dans la campagne sur sa bicyclette, ses «premiers voyages d'exploration, avec toujours un sentiment de liberté». C'est un «moyen de locomotion qui ne l'a jamais ennuyé» et qui de plus, permet de rester en forme.

Plus grand, il élargit son terrain d'exploration avec «toujours un



homme prend naturellement la maison familiale comme nouvel objectif. Il demande un congé sans solde de huit mois à son employeur et commence à se renseigner sur le matériel, le parcours et les formalités administratives. Il entame également une préparation physique aux confins de l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche en faisant le «tour du lac de Constance pour tester le matériel».

Le 30 avril 2018, c'est le grand départ. Les Vosges, l'EuroVélo 6 - qui rallonge le trajet de 500 km mais permet d'évi-

L'Iran est le pays qui lui a réservé les plus belles surprises, du petit panneau «Attention aux chameaux» qui l'accueille sur une route désertique dès son premier jour dans le pays, à la rencontre avec Farbode, lors d'une pause sur le bord de la route. Le jeune iranien est journaliste de formation mais travaille comme boucher. Suivant le code de politesse iranien, Lionel refuse deux fois son invitation à venir chez lui et accepte à la troisième. Farbode l'emmènera voir ses champs de kiwi, de figues et sa rizière et l'hébergera.

Dernière ligne droite

Pour la suite de son voyage, trois options s'offrent à Lionel. Passer par le Pakistan pour «faire de la route». «Mais après information, la région du Baloutchistan, région tribale n'était pas trop safe, donc j'ai préféré l'éviter,» observe Lionel. Autre option, emprunter la Route de la soie jusqu'à Almaty au Kazakhstan et prendre l'avion jusqu'à New Delhi ou encore se diriger vers le sud de l'Iran, Oman et prendre un avion pour Bombay ou New Delhi. Il décide finalement de prendre directement l'avion pour Bombay. Il atterrit le 15 août, jour de Fête nationale. L'Inde célèbre son indépendance, les rues sont en liesse, il reçoit un petit drapeau indien qui trône ensuite sur son vélo.

Retour en selle pour les derniers 1 200 km, avalés en deux semaines. Lionel arrive à Pondichéry le 20 sep-

tembre. Il y reste trois mois pour «voir la famille» et rencontrer la «nouvelle génération» qu'il ne connaît pas. Et se faire prendre en photo avec son vélo devant la maison familiale. Le retour à Paris se fera plus classiquement en avion.

Retour serein

«En partant seul, je craignais un accident sur la route, les mauvaises rencontres et les animaux - d'ailleurs j'ai appris à gérer les chiens errants, surtout en Serbie, à ralentir et à passer au pas.» Mais le long périple s'est bien déroulé. «Je ne me suis jamais senti en danger.» Même le vélo de voyage, acheté pour l'occasion, a parfaitement tenu la route. «Une seule crevaison et un seul câble dérailleur changé, note Lionel.»

Avant de partir, le trentenaire parisien s'était «laissé la possibilité de rester là-bas» car il ressentait un «malaise» et s'inquiétait de ce qu'allait être sa vie. Il est finalement revenu «plus serein», réalisant que «[son] travail, [ses] amis et [sa] vie sont ici». ●

SYLVIE CHATELIN

ter les Alpes en longeant le Rhin et le Danube - l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Serbie avant d'atteindre Sofia. Pour cette première partie, il est accompagné d'un ami.

Une étape pour la danse

Tous deux roulent vite pour arriver en Bulgarie fin mai car Lionel, danseur de lindy hop à Paris, s'est fixé un objectif intermédiaire avant le Tamil Nadu: participer au Sofia Swing Dance Festival. Il y a d'ailleurs retrouvé des danseurs parisiens. Par la suite, il dansera également à Istanbul et Bombay.

Le cycliste poursuit son parcours sans son compagnon de route. «Je voulais faire la Turquie et l'Iran tout seul pour prendre le temps de rencontrer les gens». Il franchit la frontière le 15 juillet, jour de son anniversaire et de la finale de la Coupe du monde, et pédale deux semaines pour atteindre la capitale iranienne.

but à atteindre». Paris-Dieppe dans la journée pour aller «à la mer, le bout du monde». Puis un week-end au Mont Saint-Michel, avec une copine scout qui lui apprend en prime à faire du feu et à choisir un emplacement pour bivouaquer. Et même une expédition jusqu'à Londres...

Son projet d'un voyage plus long mûrit. Et comme la famille de Lionel est originaire de Pondichéry, le jeune

À CHAQUE ESPÈCE SON ABRI

Installer un nichoir sur son balcon peut permettre de préserver la population d'oiseaux de Paris.

Les jours allongent, le printemps approche et les oiseaux sont en quête d'un site de nidification. Beaucoup d'entre eux construiront leur nid sur des branches d'arbres ou d'arbustes. D'autres préféreront une anfractuosité dans un tronc ou un mur. Mais dans la mesure où les arbres creux se font rares à Paris et où les ravalements limitent les possibilités de nicher en façade, il est possible de pallier ce manque en installant des nichoirs.

Beaucoup d'oiseaux apprécient ces lieux artificiels, qui bien sûr devront emprunter une taille et une forme appropriées à leur futur locataire. Au jardin Saint-Vincent de Montmartre, de nombreux types de nichoirs ont été installés, dont un pour chouette hulotte, mais il existe aussi des modèles pour faucon crécerelle, hirondelle ou pigeon colombin.

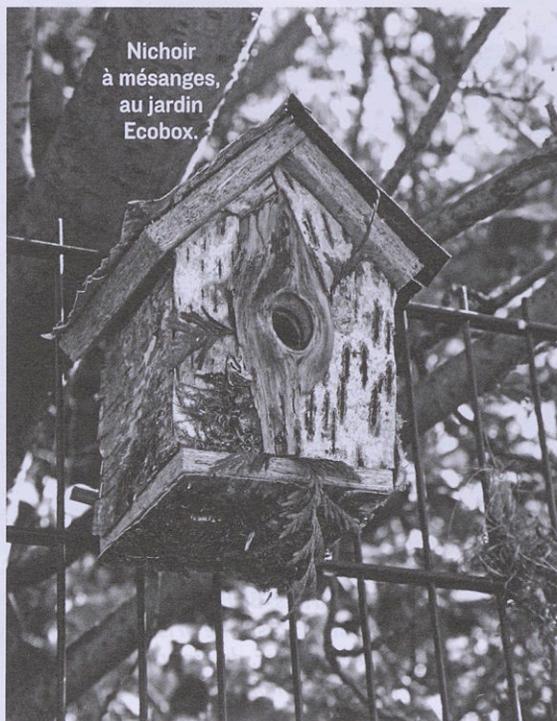
Mésange, étourneau ou tourterelle turque ?

Dans votre jardin ou sur votre balcon, vous aussi vous pouvez installer un nichoir, à trou d'envol rond ou large, selon l'oiseau espéré : avec un trou de 28 mm de diamètre vous pouvez accueillir la mésange bleue, 32 mm la mésange charbonnière, 42 mm l'étourneau sansonnet. Une ouverture large attirera le rouge-gorge, le troglodyte, le rouge-queue ou la bergeronnette, voire le merle ou la tourterelle turque si le nichoir est assez grand.

Les mésanges adorent les nichoirs et sont souvent peu farouches, comme celles que l'on croise au jardin partagé Ecobox. Elles y nichent tout près des parcelles cultivées. Certaines s'installent même dans des boîtes aux lettres ! La présence de nourriture proche déterminera si votre nichoir sera occupé ou non. Les petits se nourrissent généralement d'insectes, vous serez privilégiés si vous habitez près d'un espace vert.

Un abri qui protège vraiment

Un perchoir sous le trou n'est pas nécessaire car il est parfois utilisé par des prédateurs pour capturer les oisillons ! De même, faites en sorte qu'une pie ou un geai ne puisse se poser sur le toit du nichoir et prélever un petit en se penchant, un toit long et en pente peut prévenir ce danger. Enfin, la plupart de ces installations devront être positionnées assez haut, dans des endroits dégagés, seuls le



Jean-Claude N'Diaye

rouge-gorge et le troglodyte préférant des lieux bas et sombres.

Le moineau est un cas particulier car il aime vivre en colonie et apprécie les nichoirs collectifs que la Mairie de Paris offre en ce moment aux associations et collectivités. Évitez de les poser dans des endroits fréquentés par les chats car de nombreux oisillons sautent du nid avant de savoir

de construction. Renseignez-vous et à vous de jouer ! ● JACKY LIBAUD

Ateliers nichoirs : les 9 février et 23 mars prochains
lesinventeurs.paris/

www.paris.fr/actualites/la-mairie-de-paris-vous-offre-des-nichoirs-pour-les-moineaux-5520

oiseauxisere.free.fr/activites/fabriquer_nichoir.htm

Coup de fourchette UN BON GOÛT D'ARGENTINE

Mais-mozzarella, épinards-fromage, viande hachée, thon, tomates... Le choix est large si vous voulez découvrir les empanadas, ces délicieux chaussons cuits au four dont raffolent les Argentins. Le restaurant Fulano, installé en septembre dernier rue Boinod, non loin de la poste, en a fait sa spécialité. C'est la troisième cantine ouverte par le propriétaire, après La Porteña rue Muller et Casero près de la place de Clichy. Ici, les empanadas sont faits à partir d'une pâte brisée et non feuilletée ou briochée comme on peut parfois en trouver dans d'autres pays sud-américains. Deux pièces suffisent généralement pour être rassasié, ce qui permet de s'en tirer à bon compte : chaque chausson coûte 4 €. On trouve aussi une épaisse et excellente tourte aux épinards et oignons et la traditionnelle tortilla, une sorte d'omelette aux poivrons. Les amateurs de douceurs pour-

ront expérimenter les empanadas aux pommes ou à la confiture de lait, une des spécialités de l'Argentine. Plus déconcertante, la tarte à la gelée de patate douce, très sucrée et un peu trop dense. Le restaurant propose plusieurs produits d'Amérique du Sud, comme la confiture de lait, des pâtes de coing ou des biscuits de type alfajor. Pour accompagner tout cela, de nombreuses boissons locales comme le vin Malbec, la bière Quilmes ou le Fernet Coca sont proposées au verre ou à la bouteille. Tout est disponible à emporter. La décoration peut sembler kitch mais le service est fort sympathique.

FLORIANNE FINET

Fulano, 15 rue Boinod, métro Marcadet-Poissonniers ou Simplon, ouvert tous les jours de 12h à 23h, 0183914005.

AGENDA

>>> suite de la p. 5

SAMEDI 9 FÉVRIER

Théâtre et prévention

Espoir 18 présente une pièce écrite et jouée par des jeunes, à 15h à l'Auberge de jeunesse Yves Robert, sur l'esplanade Nathalie Sarraute.

JEUDI 14 FÉVRIER

Gare des Mines

Réunion de clôture de la concertation sur la rénovation de ce secteur à 18h30 au gymnase des Fillettes, 54 boulevard Ney.

Cœur

Inauguration de la sculpture à l'arrêt du tram porte de Clignancourt à 17h30, suivie d'un « Bal de l'Amour » avec l'orchestre de l'Élysée Montmartre jusqu'à 22h.

SAMEDI 16 FÉVRIER

Couisses

L'orchestre de la Sorbonne invite à sa répétition de 11h30 à 13h au centre universitaire Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. D'autres événements du COSU ce mois-ci sur cosu.sorbonne-universites.fr.

SAMEDI 16 ET MARDI 19 FÉVRIER

Zéro déchet

La maison du Zéro déchet propose deux ateliers : le 16 à 14h30, comment faire ses courses en réduisant ses déchets, et le 19 à 19h pour s'initier au lombricompostage. 3 rue Charles Nodier.

MERCREDI 20 FÉVRIER

Rue de Clignancourt

Réunion publique sur la rénovation de la voirie de cette rue avec création d'une voie pour les vélos, à 18h30 à l'école du II de la rue André del Sarte.

Poésie

La Ruche des Arts organise une scène ouverte sur le thème « Mythes et symboles », suivie d'une carte blanche à Marie Rousselin, puis d'une jazz session. À partir de 19h au Bab'Ilo, 9 rue du Baigneur.

À PARTIR DU 25 FÉVRIER

Vacances artistiques

Dessin, street art, architecture et BD : Art Exprim propose quatre stages pour enfants et adolescents au 89 rue Marcadet. Plus d'infos sur art-exprim.com et au 01 42 62 18 08.



À L'HÔPITAL BRETONNEAU : LA VIE JUSQU'AU BOUT !

Ici, non seulement les soins mais tout l'environnement, sont pensés pour soulager les souffrances des patients en soins palliatifs et leurs proches.

Marie-Frédérique vient d'accompagner un ami hospitalisé dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital Bretonneau. Il est atteint d'un cancer, comme 80 % des patients accueillis dans ce service. Ce qui la frappe, « c'est le calme et la douceur de l'endroit et des gens ».

Cette unité, la plus importante dans cette spécialité de l'AP-HP de Paris intra-muros avec 20 lits, offre un temps de répit aux aidants et un soulagement de la douleur aux malades. On y accueille chaque année environ 500 patients de tous âges, atteints de cancers et de pathologies neuro dégénératives. L'idée est de prendre en charge leur douleur aussi bien physique que psychique. De répondre aux besoins de leur entourage aussi.

Pas d'acharnement thérapeutique, « même si c'est parfois difficile à comprendre, par exemple dans la relation à la nourriture : on ne force pas », explique Jean-Pierre, un infirmier depuis peu dans le service. Il parle de « travail harmonieux et de prise en charge horizontale : ici on ne regarde pas sans arrêt l'heure et on ne fait pas une course contre la montre. On a un bon cadre pour travailler, c'est bon pour les soignants et c'est bon pour le moral des patients ». Des

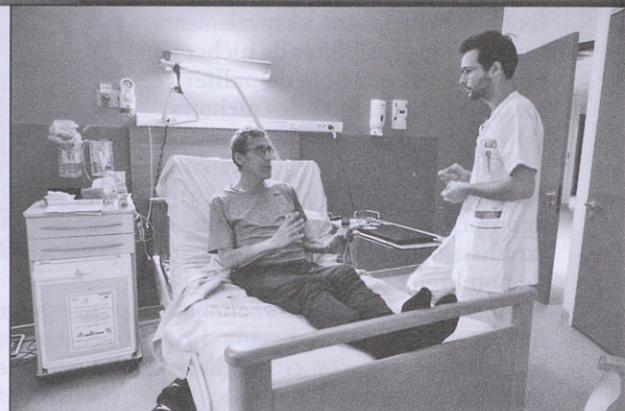


exemples ? « On ne réveille pas les patients, on les laisse se réveiller. On apporte les médicaments à chacun, sans se balader avec des gros chariots. Bienveillant ne veut pas dire triste, au contraire ! C'est une prise en charge qui prend le temps d'expliquer, de dire ce que le patient ou la famille peuvent comprendre. »

Laurent, un infirmier qui a fait le choix de venir travailler ici reconnaît que, « au début c'est difficile de lâcher prise sur les soins mais ça génère une émotion particulière d'être avec un patient en fin de vie. On fait des transferts et cela rend le métier poignant ». Il apprécie « d'avoir le temps d'être auprès des patients et de l'entourage dans cette médecine basée sur le confort de la personne ». Avoir le temps, c'est ce qui revient souvent dans les différentes discussions pour, tout simplement, « donner du sens à la vie ».

Climat humain et apaisant

Les conditions de travail et d'accueil sont exceptionnelles dès l'admission. Celle-ci prend un minimum de trois à quatre heures par patient car l'équipe s'entretient aussi avec les proches. Dans le service, un espace est destiné aux enfants avec des livres et quelques



jouets, dons des soignants, de beaux meubles offerts par des familles ou qui viennent du musée de l'AP-HP, partout une grande attention aux couleurs et à l'ameublement. C'est Virginie Fossey-Diaz, la cheffe du service, arrivée en 2002 comme interne en médecine, qui a fait ces choix de décoration « en ayant en tête le côté fonctionnel mais pas seulement ». Et hop, elle remet en place les coussins sur les canapés, pousse une plante verte vers la lumière.

Le livre d'or témoigne de la gratitude des familles : « tout est doux, lumineux, c'est un climat humain et apaisant », renchérit Bénédicte, venue elle aussi accompagner un ami. Cette unité a reçu le label « Hospitalité », ainsi qu'un diplôme de l'AP-HP, catégorie conditions de vie. Cela lui a permis d'obtenir une petite subvention pour acheter des nappes, des dessus de lit, des coussins. Une chambre d'hôtes est à disposition des familles

En dates...

1987 Ouverture de la première unité de soins palliatifs française.

1995 L'enseignement des soins palliatifs et du traitement de la douleur devient obligatoire mais... représente seulement six heures en quatrième année de médecine.

2005 La loi Leonetti est votée. Elle préconise d'arrêter un traitement en cas d'« obstination déraisonnable ».

2016 La loi Leonetti-Claeys renforce les droits des malades en fin de vie et le rôle essentiel des soins palliatifs.

Des vignes à l'hôpital

On connaissait la vocation viticole de Montmartre. Voici désormais la seconde vigne de la Butte, qui date de 2014 ! Elle est plantée de cépage Malbec, de la région de Cahors et produit un vin rare : le clos Bretonneau. Les 60 bouteilles annuelles arborent le logo de l'AP-HP sur l'étiquette, et donc ne peuvent être vendues. La vigne est entretenue par Alexandre

Golovko, viticulteur en Île-de-France. La culture et la dégustation du vin ont été intégrées au service de soins palliatifs. « Cela apporte aux patients du bonheur visuel, gustatif, olfactif. Ils peuvent se remémorer, avec l'aide des soignants, des bons moments, des bons repas de famille, des souvenirs de vendanges pour ceux qui en ont fait, explique

Virginie Fossey-Diaz. Ce n'est pas parce qu'on est en soins palliatifs qu'on n'a plus goût à rien, bien au contraire : quand les patients ne peuvent pas boire, on leur fait des soins de bouche avec du vin, du champagne ou de la bière car le goût, lui, persiste. C'est aussi une occasion d'oublier temporairement sa maladie. »

MARYSE LE BRAS



Virginie Fossey-Diaz, chef de service gériatrie dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital Bretonneau, souligne qu'elle a beaucoup de mal à recruter des médecins car peu sont formés aux soins palliatifs.



« Ici on ne fait pas une course contre la montre. » Ci-dessus : une infirmière prend le temps du contact et de l'échange avec une patiente du service. À gauche : Hervé Rousselle, patient, échange avec Jean-Pierre Moulin, infirmier dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital.

sans limite de temps et les visites sont possibles 24 heures sur 24.

Le médecin évoque « l'attention aux cinq sens ». Par exemple une des infirmières « prête son chat trois fois par semaine et on peut le caresser ». On peut boire du vin, les familles peuvent apporter de la nourriture et il y a un petit frigo à disposition des patients et des familles. La terrasse est ouverte à tous. Pour ceux qui sont encore valides, tous les mois un repas thérapeutique est organisé

où patients et soignants cuisinent et mangent ensemble. Des activités comme le concert en chambre ou l'expo d'un patient qui était peintre sont organisées et un piano est à disposition.

« On peut aussi donner des tablettes numériques pendant les soins, notamment pour écouter de la musique. Il y a des patients qui ne veulent pas rentrer chez eux et disent : "je suis heureux ici"; il faut insister: "franchement vous allez bien!" » ●

DANIELLE FOURNIER

Des bénévoles aussi

De nombreuses associations, par exemple JALMALV (Jusqu'à la mort accompagner la vie) sont à l'origine de la prise de conscience par les professionnels de la nécessité des soins palliatifs. Lorsqu'elle a pris sa retraite, Marie-France, une bénévole de JALMALV « a lu plusieurs livres, fait des stages et finalement s'est dirigée vers ce service de soins palliatifs ». Elle y vient une fois par semaine parler avec les patients et les familles. Pour elle, c'est très enrichissant « de rencontrer des gens de toutes nationalités qui sont rassurés de voir qu'il y a quelqu'un auprès d'un proche ».

Depuis neuf ans elle a accompagné des dizaines de patients : « On est surtout là pour écouter ou être près du patient, comme une présence silencieuse. On se met en face de lui ou à côté. Un câlin sur le front, la main dans la main pour qu'il sente une présence. » Avec émotion et professionnalisme, elle évoque ces échanges quasi silencieux où « on sent la respiration qui devient différente, on voit les yeux qui bougent ».

Reportage photo : Thierry Nectoux / Hôpital Bretonneau-AP-HP

ÉVANGILE-CHARLES HERMITE

UN IGLOU DANS LA RUE CROIX MOREAU

Un nouveau type d'abri individuel pour les personnes sans domicile fait son apparition dans nos rues.

Sous la protection des quatre évangélistes ? C'est à l'aplomb de l'église du même nom, en face du jardin Rachmaninov qu'est installé l'igloo. Blanc comme neige, mais en polyéthylène. Un petit tunnel d'1,80 m de long sur un de large dont l'intérieur est garni d'un film réflecteur en aluminium permettant de conserver la chaleur corporelle de son occupant. « Cela permet de gagner 15° C par rapport à la température extérieure, indique Pierre Mouton de l'association Les Robins des rues. Quand il fait -5° C dehors, on a 10° C à l'intérieur. » L'igloo est ignifugé et, contrairement à une tente, ne s'affaisse pas et résiste aux intempéries et agressions comme des coups de cutter notamment.

Le devoir de protéger

C'est une association d'aide aux personnes sans abri, Les Robins des rues qui a choisi d'installer l'igloo à cet endroit. « Nous sommes présents chaque



lundi soir dans le 18^e précise Pierre Mouton, pour maintenir un lien avec les personnes les plus isolées et précaires. C'est notre devoir de les protéger en les équipant de matériel adéquat, avec l'igloo on franchit un pas. » Ce qui a permis de rencontrer le premier bénéficiaire de ce dispositif. « Il s'agit de protéger un homme, un Pakistanais, qui est arrivé là, il y a déjà plusieurs mois, avant l'été, reprend Pierre Mouton. Il semble bien accepté des riverains, dont certains se montrent solidaires, lui apportant à manger. Il nous paraît fragile ce monsieur, supportant très mal le froid, il est ainsi un peu mieux protégé. »

L'inventeur de ces igloos est un ingénieur bordelais, Geoffroy de Reynal, soucieux de la mise à l'abri des plus démunis. Un hébergement non pérenne certes, mais nécessaire quand la température baisse. Compact et pliable, l'igloo se stocke aisément. Il est également recyclable. Cinquante de ces abris, fabriqués notamment grâce à un Prix de la fondation Qualitel décerné à l'association Igloo, ont été livrés à Paris et ses environs au début de cet hiver. ●

BRIGITTE BATONNIER

<http://www.robinsdesrues.org/>
<https://www.igloo.fr/>

Brigitte Postec

LA RÉOLUTION DE CONFLIT S'INVITE À L'ÉCOLE

À l'école Richomme, on expérimente la « médiation sociale en milieu scolaire » : les enfants apprennent à trouver des solutions entre eux, les adultes n'intervenant qu'en dernier recours.

Qu'est-ce qu'un médiateur ? Ce jour-là, à l'école Richomme, huit enfants volontaires ont été réunis pour le devenir. Le plus jeune est en CE1, le plus âgé en CM1. Parmi eux, cinq seront sélectionnés pour compléter l'équipe actuelle de sept médiateurs que compte l'établissement. Sous l'égide de la directrice et de deux enseignants, ils réfléchissent à la question et élaborent une définition complète : le médiateur, c'est celui qui « aide les autres à gérer leurs problèmes pour qu'à la fin ils n'aient plus rien à se reprocher ». Oui, mais concrètement, comment ça se passe ? Samuel tente : « on demande [aux deux élèves en conflit] ce qui s'est passé ». « On essaye d'avoir les deux versions » complète Asma. « Oui, mais ils peuvent mentir ou inventer », souligne Souleymane. « Ou être de bonne foi » intervient M. Guérin. Mais « même de bonne foi, il peut y avoir deux versions » remarque Anir. D'où l'importance d'écouter l'autre pour que « deux histoires, ça fasse une seule histoire et trouver une solution ».

La médiation sociale en milieu scolaire est née d'un projet mis en place depuis 2012 par le réseau France Médiation. À l'origine, des constats inquiétants : 10 % des élèves seraient touchés par le harcèlement, la transition vers le collège serait souvent facteur de difficultés, voire de décrochages scolaires, et les tensions école-famille sont plus visibles.

À hue et a dia

Pour la formation de jeunes médiateurs à l'école Richomme, un schéma projeté sur l'écran montre deux ânes attachés l'un à l'autre qui tirent chacun de leur côté pour atteindre des tas de foin opposés. Ils finissent par s'entendre et se dirigent de concert vers le premier tas puis le second. Les enfants en déduisent qu'il « faut réfléchir ensemble et trouver une solution qui convient aux deux ».

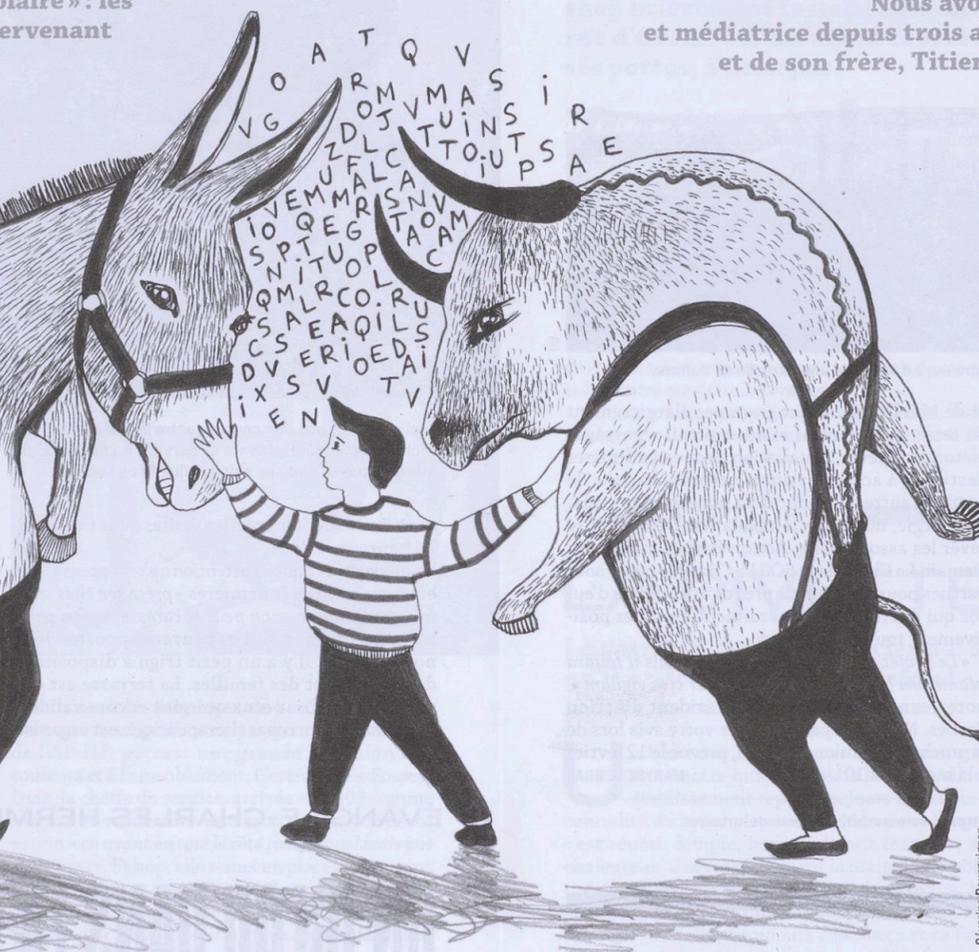
Les enseignants donnent un cadre et insistent sur la neutralité à observer et la confidentialité. La directrice rappelle : « C'est votre secret, sauf quand il y a danger. » Car si la situation est grave (racket, violence), c'est aux adultes de prendre la main. Il est aussi question de respect, d'écoute, de bienveillance en rappelant que le médiateur n'est ni juge, ni policier, ni avocat. Deux précisions aussi : on n'impose pas une médiation et la médiation peut échouer. Dans ces deux cas, le conflit est réglé

par un adulte. Et si la médiation prend une tournure violente, elle s'arrête et un avis de sanction est prononcé par les adultes contre l'enfant violent.

Un protocole au cordeau

Tels des chevaliers, les enfants se choisissent une devise qu'ils inscrivent sur un « bouclier de la médiation » : la phrase « Nous sommes là pour régler les conflits de tout le monde pas pour juger » emporte l'adhésion de tous. L'armoire est décorée de mots et de phrases comme « justice », « point de vue », « nous sommes pas des polices (sic) ». Puis les sept élèves déjà médiateurs rejoignent le groupe pour expliquer eux-mêmes aux candidats le déroulement d'une séance.

Dans la pratique, les deux médiateurs s'assoient face aux deux « médiés » autour d'une table sur laquelle sont posées les règles d'or et le protocole de médiation qui doivent être lus à haute voix et approuvés. Si l'un des médiés ne les approuve pas, le processus prend fin. Sinon un des binômes médiateur/médié quitte la salle et chacun des médiés relate ce qui s'est passé. Puis les quatre jeunes se retrouvent : les médiateurs synthétisent ce qui leur a été dit, les médiés expriment leur ressenti. Les médiateurs reformulent : « Si j'ai bien compris, tu souhaites... » Si chacun des médiés accepte le vœu formulé par l'autre, des excuses par exemple, les médiateurs félicitent les médiés et tous signent la fiche de médiation. Deux candidats, Souleymane et Sonia, interprètent



Sylvie Bourguignon

les médiés dans un cas pratique joué avec deux médiatrices aguerries, Alexia et Julia. Le garçon commence : « Sonia a copié sur mon cahier et m'a piqué trois stylos. Je lui ai donc déchiré son cahier. » Le protocole est appliqué à la lettre et une solution est trouvée : Souleymane propose de lui racheter un cahier et de s'excuser, alors que Sonia propose de lui rendre les stylos et de dire pardon.

Un outil du quotidien

Un deuxième cas, plus difficile, est joué par quatre apprentis médiateurs. Anir, Maylis, Asma et Samuel, tout juste formés, ont plus de mal à respecter le cadre bien défini de la médiation mais les adultes sont là pour le leur rappeler.

La médiation fait désormais partie du quotidien de l'école. Les permanences se tiennent chaque matin de 8 h 30 à 9 h. Si la médiation n'aboutit pas, chaque élève rejoint sa classe et les enseignants prennent le relais. Le planning des médiations, établi par les enseignants selon l'emploi du temps, l'âge et la classe des médiateurs, est affiché à la loge avec leurs photos afin que tous les élèves de l'école les identifient. ● SYLVIE CHATELIN ET HAJER KHADER BIZRI

SCARLETT : « IL FAUT RESTER NEUTRE, CALME ET NE PAS AVOIR D'AVIS AVANT D'AVOIR ÉCOUTÉ »

Nous avons interviewé Scarlett, élève de CM1 et médiatrice depuis trois ans, en présence de sa sœur, Garance, et de son frère, Titien, en CM2 et CE1 dans la même école.

Le 18^e du mois : Quand es-tu devenue médiatrice et comment ça s'est passé ?

Scarlett : J'ai commencé en CE1. La maîtresse a choisi deux personnes. On a eu une formation et après je suis devenue médiatrice. Et je le serai jusqu'à la fin du CM2.

Garance : Moi, j'aurais bien aimé être médiatrice...

Titien : Moi aussi ! Mais on ne peut pas avant le CE1.

Scarlett : On ne nous a pas dit vraiment comment on choisissait les médiateurs. Et pour s'inscrire, les enfants doivent passer par un adulte.

18duM : Combien as-tu fait de médiations ? As-tu des exemples ?

Scarlett : Au total, j'en ai fait un peu plus de 25 [environ 10 par an]. Si personne ne s'inscrit, il n'y a pas de médiation. Cette année, il n'y en a eu aucune. Parfois c'est facile. Avec des enfants qui savent bien expliquer. Je me rappelle la plus récente : une personne avait donné un coup à une autre sans faire exprès et l'autre lui a donné un coup dans la jambe. Ils ont fini par s'excuser. Parfois, les enfants n'arrivent pas à s'entendre. Parfois, ils ne veulent pas de médiation. Il y a aussi une autre possibilité : le message clair.

Garance en a assez que sa sœur monopolise la parole. Elle demande à Scarlett de lui faire un « message clair ». Avec sa sœur, elles se mettent en situation.

Garance : « Je veux te faire un message clair, est-ce que je peux ? »

Scarlett : Oui, je te regarde et t'écoute.

Scarlett : Je trouve que tu parles beaucoup à Sophie et que tu te prends un peu trop au sérieux. Je ressens de la colère. Est-ce que le message est clair ?

Garance : Oui, très clair. »

Et la discussion reprend.

Garance : En fait, avec les messages clairs, on ne va pas jusqu'à la médiation. C'est peut-être grâce à ça qu'il y a moins de médiations...

Scarlett : Oui... c'est aussi parce que certains enfants ne veulent pas faire de médiation. En tout cas, ce qui est bien, c'est quand tout le monde s'exprime.

18duM : Qu'est-ce qui fait qu'une médiation réussit ?

Scarlett : Une médiation réussit si les médiateurs sont bons : ils ne jugent pas, ils sont entraînés à bien suivre les règles. Il faut rester neutre, calme et ne pas avoir d'avis avant d'avoir écouté. C'est ce qui me plaît ! Je suis fière d'être médiatrice et je suis encore plus contente quand ça se termine bien ! Ça permet de régler nos problèmes entre enfants. Les adultes ne nous comprennent pas toujours. Parfois ils ne nous écoutent pas vraiment, et ils ne trouvent pas toujours les bonnes solutions. Parfois ils veulent juste qu'on arrête de « se disputer » mais ils ne cherchent pas à comprendre.

Garance : Oui, mais parfois tu as des surprises pendant la médiation ?

Scarlett : Oui, parfois je crois avoir vu le problème [des médiés] mais quand ils me racontent je me rends compte que j'avais compris seulement le début et que je n'avais pas entendu ce qu'il s'était passé. D'autres fois, ça paraît compliqué au début et on trouve vite une solution ! Et ça fait du bien, parce que la médiation sert à quelque chose... et moi aussi !

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE ROUX

30 000 élèves concernés

Dans les écoles, la médiation par les pairs semble porter ses fruits. Au bout de cinq ans, en 2017, 155 établissements scolaires (40 collèges et 115 écoles) répartis sur 12 académies bénéficiaient de ce dispositif. Soit

environ 30 000 élèves. Un rapport d'évaluation disponible sur le site de France Médiation fait état de résultats très positifs : de 2012 à 2017, baisse de 46 % du harcèlement et de 90 % du cyber harcèlement chez les garçons

de 6^e ; diminution des absences chez les élèves de 6^e ; amélioration de la sociabilité et du bien-être psychologique des enfants mais aussi « modification des normes de tolérance à la violence ».

En bref...

APPEL À PROJET POUR UNE RESSOURCERIE

En accord avec les résultats 2018 du budget participatif, la municipalité souhaite créer une ressourcerie dans le quartier de la Goutte d'Or. Le lieu doit permettre le réemploi d'objets vendus à petits prix, l'organisation d'ateliers de réparation, de bricolage ou encore de sensibilisation à la réduction des déchets. Un appel à projet est ouvert jusqu'au 15 février, à consulter sur paris.fr. SM

APPEL AUX ARTISTES

Les inscriptions aux Portes ouvertes des artistes de la Goutte d'Or sont lancées. Pour cette 10^e édition, qui aura lieu les 14, 15 et 16 juin 2019, l'association des Portes d'Or, appelle les peintres, graphistes, sculpteurs, photographes, vidéastes, stylistes, créateurs de bijoux... à participer. L'exposition est ouverte aux artistes habitant ou travaillant dans le quartier, mais il est également possible d'y être invité. Des permanences « information et inscription » sont programmées les 16 et 26 février et les 6, 14 et 22 mars de 18 h à 20 h, au 55 rue Doudeauville (06 14 60 70 17 ou www.portesdor.fr).

UN TROPHÉE POUR LA RÉGULIÈRE

Alice Schneider, fondatrice de la librairie La Régulière, a obtenu le trophée Créatrice d'avenir le 13 décembre dernier, dans la catégorie « quartier ». Elle est récompensée pour son impact positif dans un quartier prioritaire de la politique de la Ville. Créatrices d'avenir est un concours dédié à l'entrepreneuriat des femmes, organisé par Initiative Ile-de-France, réseau associatif d'accompagnement, de financement et d'hébergement des entrepreneurs. SM

UNE ÉPICERIE VRAC

Une épicerie indépendante de vente en vrac vient d'ouvrir ses portes au 61 rue de la Goutte d'Or. B-vrac est soutenue par la ville de Paris, via le budget participatif.

CONCOURS PHOTO

L'Alternative urbaine, une association qui forme des personnes en précarité à l'accompagnement de visites guidées (lire notre numéro 264), organise un concours photo. Il s'agit de saisir des instants lors d'une de leurs balades, notamment celle qui traverse la Goutte d'Or, sur le thème de la créativité. Le premier prix est un repas offert à la Recyclerie. Concours ouvert jusqu'au 17 février, sur alternative-urbaine.com. SM.

PROMENADE URBAINE

UN VIEUX RÊVE QUI DEVIENT ENFIN RÉALITÉ ?

Souhaitée par les riverains et les associations du quartier, la promenade sous le métro aérien, entre Barbès et Stalingrad commence à prendre tournure.

Après des mois d'atermoiements, de réflexions menées par les différents acteurs, de réunions publiques, de propositions diverses, heureuse surprise ! Le projet semble enfin sur les rails. L'arrivée du nouveau pilote, l'urbaniste Jean-Christophe Choblet, connu pour être le concepteur de Paris Plage, insufflant une nouvelle dynamique, redonne espoir. La dimension artistique, souhaitée par les différents acteurs, devient le fil conducteur du projet.

Depuis déjà quatre ans, riverains et passants demandaient et espéraient le réaménagement de ce long espace d'1,4 km laissé en déshérence. Trop de place laissée aux voitures, restreignant les espaces piétons, extension du marché Barbès, insécurité et malpropreté, bruit et pollution, coupure urbaine entre le 18^e et le 10^e, tels sont quelques-uns des problèmes qui dégradent la qualité de vie du quartier, en pleine expansion urbaine.

En 2013, l'association Action Barbès, très engagée sur le terrain, avait lancé l'idée d'une promenade urbaine et l'avait présentée aux différents candidats aux municipales en 2014. Anne Hidalgo, nouvellement élue, s'engageait dans son programme sur un projet de réaménagement. Mais les aléas n'ont pas manqué depuis cinq ans.

En tout cas, voirie revue, cheminement piéton continu sous le viaduc, implantation d'installa-



Une vue d'architecte du projet : la promenade devrait s'étendre sur 1,4 km avec une parcelle de culture.

tions artistiques, marché Barbès revisité et espace de convivialité créé, éclairage amélioré par la RATP sous le viaduc illuminé et ainsi mis en valeur, sont désormais concrètement programmés.

Un projet ambitieux

La Mairie de Paris a aussi lancé en décembre 2018 l'appel à projets « *Cultivons la promenade Barbès-Chapelle-Stalingrad* ». Il s'agit d'agriculture urbaine sur une parcelle de près de 700 m² de la future promenade. Agriculteurs, paysagistes, jardiniers, startups avaient jusqu'au 31 janvier pour envoyer leurs idées d'aménagement. Le projet lauréat sera annoncé au printemps en vue d'une installation au mois de juin.

Tout ne sera pas terminé en 2019 mais, depuis l'été dernier, la future promenade urbaine commence à prendre forme boulevard de La Chapelle, au carrefour des rues de Tombouctou, de Chartres

et de Maubeuge. Au programme : élargissement du terre-plein central et des trottoirs, passages piétons surélevés, installation de deux jardinières destinées à accueillir quatre arbres chacune de part et d'autre du viaduc de la ligne 2, piste cyclable élargie, nouveaux lampadaires. De quoi faire rêver les associations, Action Barbès mais aussi Demain La Chapelle et SOS La Chapelle qui se sont battues pour ce projet de près de 10 millions d'euros qui devrait à terme vraiment modifier positivement tout ce quartier !

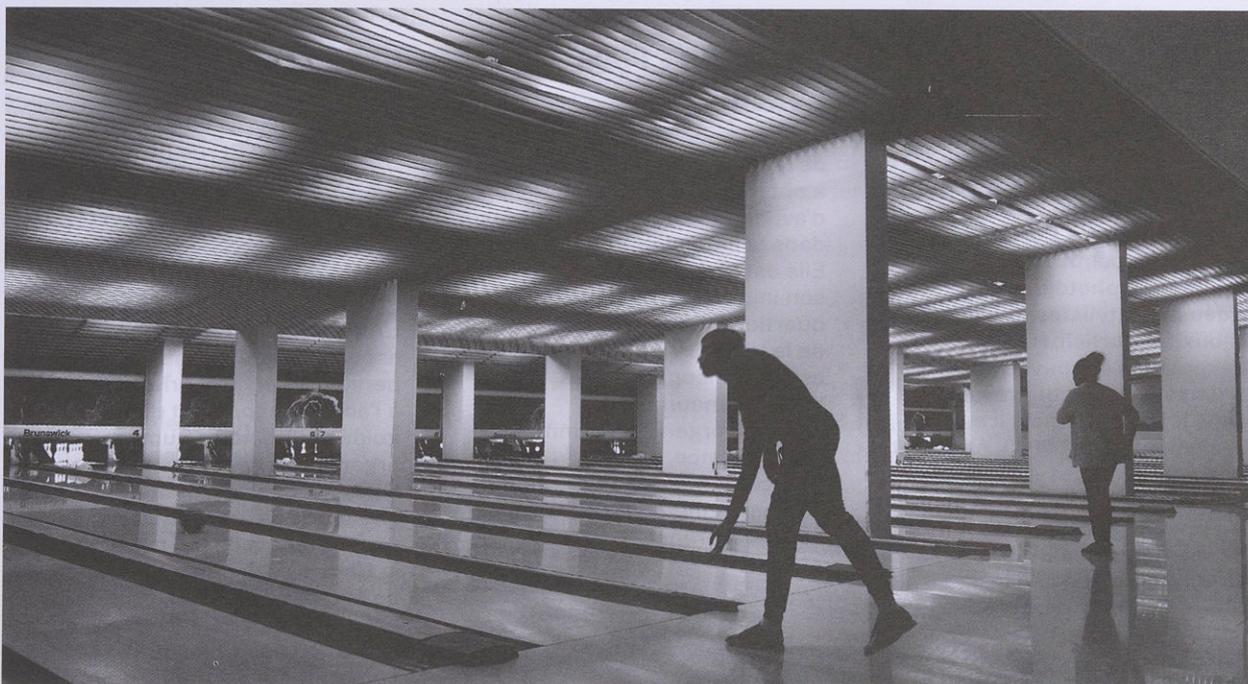
« *Le projet prend bonne tournure mais il faudra néanmoins le suivre de près et rester très vigilant* », note Jean-Raphaël Bourge, président d'Action Barbès. N'hésitez pas à donner votre avis lors de la prochaine réunion publique, prévue le 12 février à la mairie du 10^e. ●

MARYSE LE BRAS

<https://www.paris.fr/promenade-urbaine>

LA CHAPELLE

Strike final au bowling



Jean-Claude N'Diaye

Indy bowling a fermé définitivement ses portes le 27 janvier pour laisser place à l'Arena 2, le complexe sportif conçu en vue des Jeux olympiques de 2024. La salle était installée dans un parking couvert, à la porte de La Chapelle, depuis 1985. Ce qui en faisait la plus ancienne de Paris à accueillir sur ses pistes huilées sportifs du dimanche et joueurs réguliers. Prisé des familles et des jeunes, grâce notamment à des tarifs très accessibles (5,90 € la partie par joueur le samedi soir), le lieu manquera certainement dans le quartier. La disparition de cet établissement, ses 2 800 m² et ses 24 pistes, laisse également sur le carreau 20 salariés. Pour finir en beauté, la salle, qui organisait régulièrement des compétitions, a proposé un tournoi de clôture, le 26 janvier. SM

LE RETOUR DU CANNABIDIOL

Fermera, fermera pas ? Le coffee shop brièvement installé dans la rue d'Orsel l'été dernier a rouvert ses portes, à deux pas.

Atmosphère calme, clean et feutrée à quelques pas du métro Anvers. Un client occasionnel, un téléphone qui sonne, des livraisons à assurer... La boutique est l'émanation d'un site internet du même nom. Ouvert depuis le 1^{er} novembre, c'est un commerce presque normal, sauf que, si son prédécesseur a fermé, c'est que deux gérants d'établissements du même type avaient été mis en examen l'été dernier pour « transport, détention, offre ou cession, acquisition ou emploi de stupéfiants », ainsi que pour « provocation à l'usage de stupéfiants », et placés sous contrôle judiciaire, selon notre confrère Libération.

Ces commerces proposent en effet du cannabis « light », c'est à dire contenant moins de 0,2% de

THC, molécule psychoactive de la plante. Un flou juridique autoriserait la commercialisation de ces produits. Mais le moindre contrôle sanitaire révélant un taux de THC supérieur à ce seuil peut exposer le commerce à une fermeture. D'après l'employé du coffee shop que nous avons rencontré, l'actuelle gérante aurait d'ailleurs déjà été convoquée par la police.

Un taux de THC très réduit

Les entrepreneurs de ce nouveau secteur d'activité disent utiliser à l'origine des plantes dont la teneur en THC est déjà faible. Une fois la plante adulte, des tiges sont coupées et greffées sur un autre pied. Le processus est répété jusqu'à ce que le THC devienne quasiment absent.

Pour l'heure en tout cas, « les ventes sont stables », confie Michael, le vendeur de Green House. « Quand la première boutique s'est ouverte à Paris l'année dernière les gens ont cru que c'était Amsterdam, mais ici, nous avons des clients avertis, qui connaissent le

cannabidiol (l'autre molécule active de la plante, ndlr), et son usage thérapeutique. »

Michael estime qu'une petite moitié de ses clients savent qu'elle serait non seulement un anti-stress mais aussi un anti-inflammatoire et pourrait aider les personnes souffrant de graves troubles, comme la sclérose en plaques ou la maladie de Parkinson. Une autre petite moitié serait des habitués du THC « qui veulent arrêter » et « environ 10% achètent pour s'amuser, pour tester ».

La boutique, qui offre une remise de fidélité au sixième achat, propose des fleurs – « 100% Européennes, de Suisse, d'Italie et de France » – des e-liquides, des huiles, de la résine, le tout testé en laboratoire en France pour s'assurer que le contenu en THC reste en-dessous de 0,2%. ●

CLAIRE ROSEMBERG

Green House Coffee Shop, 1 rue Seveste, métro Anvers, ouvert du dimanche au jeudi de 11h30 à 20h30 et le vendredi de 11h30 à 16h.

CLIGNANCOURT

LA DIVETTE DE MONSIEUR SERGE

Le patron de ce bar à l'ancienne, Monsieur Serge, est l'âme d'un lieu qu'il a décoré – jusqu'au plafond – de ses passions : l'AS Saint-Etienne, le foot, la musique et le cinéma.

Un bar tabac, ce n'est pas ce qui manque dans notre quartier. Mais le succès d'un établissement repose toujours sur la personnalité du tenancier et avec Monsieur Serge, c'est réussi. Simple, bourru diront certains, et chaleureux, il serre sobrement la main d'un habitué après avoir posé, en guise de bienvenue, la paume sur la nuque d'un autre client venu chercher des cigarettes. Il est toujours comme ça et ça fait 33 ans que ça dure depuis l'ouverture de la Divette de Montmartre dans les années 1980.

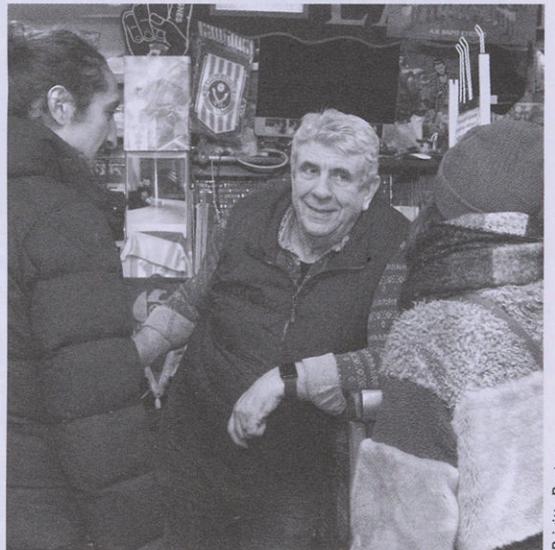
Des murs au plafond, la Divette regorge de souvenirs en tout genre dans une ambiance foutraque où se côtoient, à côté des deux flippers et du mini baby-foot, une affiche d'Iron Maiden, groupe de hard rock des années 1980, et à côté Sa Sainteté

Jean-Paul II. Ici, une vitrine avec des grandes photos de Marilyn Monroe, là une collection de pochettes des Beatles, là-bas une ode à Elvis Presley. Dans le fond de la salle, une armoire de verre expose des disques vinyles imprimés où l'on croise Michel Simon à côté d'une énorme galette utilisée pour sonoriser les salles au temps du cinéma muet, « ce n'est pas un 33 tours, ni même un 78, mais un 130 tours minutes ! » Monsieur Serge est intarissable sur le sujet. « Regardez ce disque, ajoute-t-il, avec ce groupe d'avant-guerre en couverture. Un jour, un musicien qui jouait dans le bar a reconnu son grand-père ! »

Partout, le foot

La Divette ne se pique pas de snobisme ou d'éclectisme, le petit établissement évoque plutôt un bar à l'ancienne dans son jus, qui s'est bonifié avec le temps. Une décoration et un mobilier sobre et coloré. Et partout, le foot. L'AS Saint-Etienne et des souvenirs de matchs mythiques. Derrière le comptoir pendent deux fanions : le France-Bulgarie ou la non-qualification de l'équipe de France à la Coupe du monde 1994 ; et, plus dramatique encore, le fanion de France-Allemagne en demi-finale de la Coupe du monde Espagne 1982, de

A travers les hauts et les bas de l'équipe stéphanoise, l'établissement lui demeure fidèlement dédié.



Brigitte Postec

Monsieur Serge n'envisage pas de quitter son comptoir de sitôt, même si l'heure de la retraite approche.

triste mémoire. Cet été, le dernier souvenir est heureux avec la victoire en Coupe du monde qui s'est prolongée sur la petite place où les gens des trois bars ont chanté jusqu'à la nuit.

« Après la finale, j'ai fermé. Il m'a fallu plusieurs jours pour nettoyer la bière projetée au plafond lors du match ! » déclare Monsieur Serge, pas peiné, juste un peu las des manifestations de joie qui ont suivi la finale. « C'était comme un concours pour balancer sa bière de joie ». Las en fait du temps passé. « L'année prochaine, j'aurai l'âge de la retraite mais cela ne signifie pas que je vais m'arrêter, juste que je continuerai à payer des impôts et toucher ma retraite », et tenir le bar. Ouf, encore une mi-temps de gagnée. ●

STÉPHANE BARDINET

La Divette de Montmartre, 136 rue Marcadet, métro Lamarck-Caulaincourt.



Brigitte Postec

DEUX OASIS DE PAIX DANS LE QUARTIER DE PIGALLE

La villa de Guelma et la cité du Midi ont vu défiler peintres, écrivains, comédiens et artistes du Moulin Rouge. Deux courtes promenades pour redécouvrir leur histoire.

C'était la première moitié du XIX^e siècle, le temps des « colonies » ou de la « France d'outre-mer », expression légèrement moins connotée...

Les villes algériennes tombaient, les unes après les autres, aux mains des troupes françaises: Alger, Constantine, Oran... Pour célébrer ces victoires, on donna à des voies parisiennes, anciennes ou nouvelles, le nom de « nos » conquêtes. La rue d'Alger dans le 1^{er} arrondissement, la rue d'Oran dans la commune de La Chapelle, les rues de Constantine (car il y en eut quatre: l'une située en plein centre de la capitale, sur l'île de la Cité, les trois autres sur le territoire des communes de Belleville, de Vaugirard et de La Chapelle) devin-

rent, entre autres, les symboles de l'expansion française en Afrique du nord. La commune de Montmartre ne voulut pas être en reste et une rue en impasse, qui venait d'être ouverte en 1838, reçut le nom d'impasse de Constantine. Toutes ces rues « hors les murs » furent intégrées dans la voirie parisienne au début des années 1860, après l'annexion à Paris des communes limitrophes.

Guelma, villa des peintres

L'impasse de Constantine garda son nom jusqu'en 1877 où elle prit celui de Guelma, une autre ville algérienne, située à quelques dizaines de kilomètres d'Annaba (Bône, du temps de la présence française). C'est à Guelma, ainsi qu'à Sétif, que se produisit le 8 mai 1945, jour de la célébration de la victoire contre le nazisme, l'un des plus terribles massacres commis par l'armée française: les historiens estiment que 20 000 Algériens y périrent. Nul ne sait pourquoi il fut procédé à ce changement de nom. Certains estiment qu'il constitua une marque de reconnaissance pour le maréchal Clausel qui avait compris l'importance stratégique de la ville de Guelma. Quoiqu'il en soit, l'impasse de

Guelma existe toujours aujourd'hui, mais porte l'appellation plus noble de villa. Elle s'ouvre à la hauteur du 26 boulevard de Clichy, tout près du métro Pigalle, et malgré son aspect peu engageant au début, on peut s'y aventurer sans risque. La promenade, ou le détour, sera d'ailleurs très bref: 86 petits mètres vous conduiront au mur qui marque la fin de l'impasse. Après avoir dépassé l'hôtel Régence, vous découvrirez au numéro 5, une belle maison, avec une harmonieuse avant-cour, qui a vu passer bon nombre d'artistes: Suzanne Valadon et son fils Maurice Utrillo, Gino Severini, Georges Braque et Raoul Dufy. La plaque apposée sur le mur de la cour, évoquant le séjour de Dufy, n'est plus visible mais elle est citée en 1999 par Alain Dautriat, dans son ouvrage: *Sur les murs de Paris, guide des plaques commémoratives*.

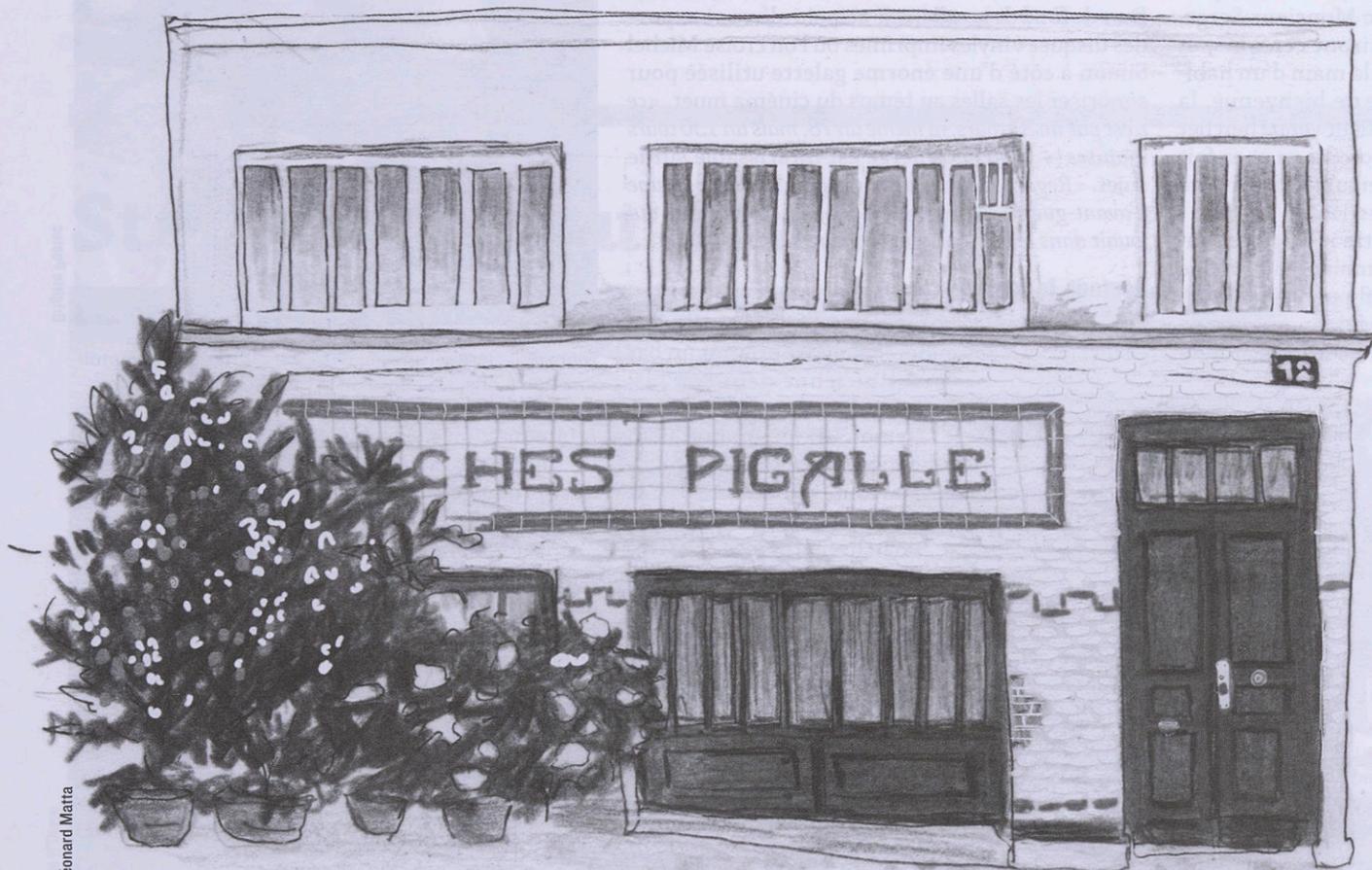
Le foyer de Suzanne Valadon

Au rez-de-chaussée, durant l'année de la Commune, s'installa comme lingère Madeleine Valade, avec sa fille Marie-Clémentine âgée de cinq ans et pour l'état civil, de père inconnu. Elle venait de Limoges où elle avait été mariée à un faussaire qui fut condamné au bagne. Après une brève scolarité à l'école des sœurs, Marie-Clémentine devient successivement vendeuse aux Halles, serveuse de restaurant, couturière, modèle (et maîtresse) de peintres renommés qui l'initient à la peinture.

Marie-Clémentine Valade choisit alors le pseudonyme de Suzanne Valadon.

Ses aventures amoureuses sont multiples et diverses: six mois d'idylle avec le compositeur Éric Satie, dix ans de vie tumultueuse avec un riche agent de change Paul Mousis, dont elle divorce pour épouser André Utter, de vingt ans au moins son cadet. Utter est un ami de son fils et l'auteur d'un saisissant *Portrait d'Utrillo* en 1910. En 1911, le trio infernal vient vivre dans l'impasse mais y restera seulement quelques mois. La cohabitation s'avère difficile: jaloux, Maurice Utrillo – dont nul ne sait très bien s'il a pour père Puvis de Chavannes ou le catalan Miquel Utrillo qui le reconnut – sombre dans l'alcoolisme. Cela ne l'empêche pas de peindre de merveilleux paysages de Montmartre (*Le café de la Tourelle, Rue Ravignan...*) dont la vente fait vivre le trio. De son côté,

C'est à Guelma, ainsi qu'à Sétif, que se produit le 8 mai 1945, l'un des plus terribles massacres commis par l'armée française.



Capucine Léonard Mattia

Ci-contre: 12 cité du Midi, la façade a conservé ses mosaïques.

Suzanne peint une série de portraits de famille, par exemple, le magnifique *Grand-mère et petit-fils*, et expose chez le galeriste Clovis Sagot. Suzanne quitte l'impasse, accompagnée de sa mère Madeleine, de son fils Utrillo et d'André Utter, pour rejoindre l'ancien atelier d'Émile Bernard au 12 rue Cortot.

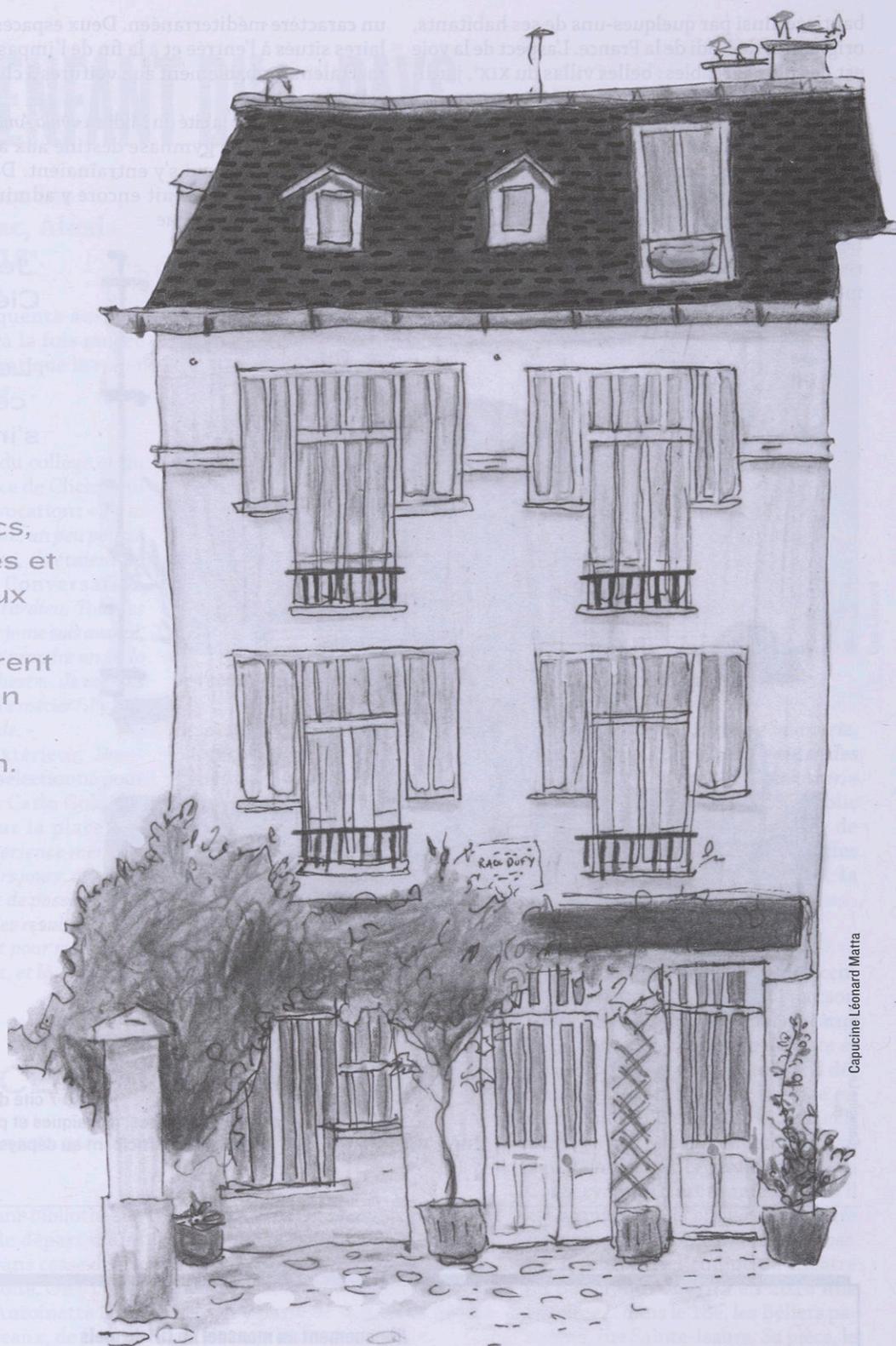
En 1909, le peintre Gino Severini, qui avait quitté son Italie natale en 1906 pour étudier l'impressionnisme à Paris et connaître l'avant-garde parisienne (Braque, Picasso, Juan Gris...) ainsi que les poètes de la nouvelle école comme Apollinaire et Max Jacob, établit son atelier au rez-de-chaussée du même immeuble. C'est l'une de ses périodes les plus créatrices. *La Ballerine en bleu* en est, sans doute, le plus beau témoignage. Il fait aussi le portrait d'André Utter, tandis que Suzanne Valadon le représente sur plusieurs toiles importantes.

Severini rencontre Marinetti qui l'invite à rejoindre le mouvement futuriste. Il devient cosignataire du *Manifeste de la peinture futuriste* qui rejette toute la tradition politique et artistique et exalte le progrès, la beauté de la vitesse, la technologie, la jeunesse et la violence, ainsi que l'automobile, l'avion et la nouvelle ville industrielle: «*Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!*» En 1912, il participe à plusieurs expositions futuristes et entretient un échange intellectuel très riche avec son pays d'origine. Après avoir épousé la fille du poète Paul Fort, il abandonne Montmartre pour rejoindre le nouveau quartier à la mode, Montparnasse.

L'impasse immortalisée par Dufy

Le premier étage de la maison hébergea un peintre plus célèbre encore. Raoul Dufy s'y installe en 1911, après son mariage avec une niçoise, Eugénie-Émilienne Brisson (1880-1962). Un temps influencé par le fauvisme lors de ses premiers séjours dans le Midi, il se tourne vers Cézanne et le cubisme, dont il propose, vers 1910-1914, une interprétation personnelle fondée sur le rendu des volumes, la simplification des formes et la réintroduction de la couleur et des courbes. Il réalise les gravures pour le *Bestiaire* de Guillaume Apollinaire – travail refusé par Picasso – où s'affirme son sens extraordinaire de la composition et où se déploie «*un inlassable éclatement de la lumière*». Sa carrière prend alors une nouvelle orientation. Appelé par le grand couturier Paul Poiret, il se lance dans la création de motifs pour les tissus de mode et de décoration. Il monte une entreprise de décoration et d'impression de tissus, La Petite usine où il imprime ses premières tentures et étoffes qui feront la renommée de Paul Poiret. La maison de soieries lyonnaise Bianchini-Ferrier demande à Dufy de créer des motifs d'après ses thèmes favoris (naïades, animaux, oiseaux, fleurs, papillons...), qui seront «*mis en carte*» pour le tissage sur les métiers Jacquard. Cette collaboration se prolongera jusqu'en 1930. En 1936-1937, il réalise pour

Les murs blancs, des volets colorés et de jolis carreaux de faïence azulejos... confèrent à l'ensemble un caractère méditerranéen.



Capucine Léonard Matra

5 villa de Guelma, le corps de bâtiment où ont résidé de nombreux peintres, et ses belles verrières orientées plein Nord.

le pavillon de l'Électricité de l'Exposition universelle de 1937 la plus grande peinture existante au monde, *La Fée Électricité*.

Plusieurs toiles de Dufy évoquent l'atelier de l'impasse Guelma: *Nu debout dans l'atelier de l'impasse de Guelma* (1930), *Deux modèles, impasse de Guelma* (1930), *Modèle indien impasse de Guelma* (1928), *Atelier de l'impasse de Guelma* (1935). Georges Braque, qui fut son ami, occupa également l'immeuble pendant quelques mois, dans un atelier qui se trouvait au-dessus.

Les autres immeubles de l'impasse ne présentent pas d'intérêt historique particulier. Celui du numéro 12 abrite cependant une école originale, l'Atla (L'École des musiques actuelles) créée en 1994 par Antoine Tatich et Luiz de Aquino. L'enseignement

de la guitare y a longtemps occupé une place privilégiée et cela dans tous les registres de l'instrument: blues, rock, jazz, funk, fusion, metal, shred, flamenco, country... Puis l'ouverture au chant ainsi qu'aux musiques électroniques a fait du lieu un pôle privilégié d'échanges entre les esthétiques actuelles et un symbole de la diversité culturelle.

Une parenthèse méditerranéenne à Pigalle

Revenons sur nos pas et, après avoir parcouru quelques dizaines de mètres sur le boulevard de Clichy, en longeant des sex-shops et des peep-shows plutôt glauques, on découvre au niveau du numéro 48, la cité du Midi. Longue d'environ 100 mètres, l'ancienne impasse privée aurait été

baptisée ainsi par quelques-uns de ses habitants, originaires du Midi de la France. L'aspect de la voie est des plus agréables : belles villas du XIX^e, jardins invisibles aux passants, qui font penser parfois à l'ancien maquis de Montmartre (en plus apprêté...), grilles en fer forgé, végétation exubérante faite de lauriers et de roses trémières en pot qui ornent les façades. Le pavement subsiste avec une rigole au milieu pour l'écoulement des eaux. Les murs blancs, des volets colorés et de jolis carreaux de faïence azulejos marquent parfois la numérotation des immeubles et confèrent à l'ensemble

un caractère méditerranéen. Deux espaces circulaires situés à l'entrée et à la fin de l'impasse permettaient probablement aux voitures à cheval de faire demi-tour.

Au numéro 3 de la cité du Midi, la « villa Amandine » était autrefois un gymnase destiné aux artistes du Moulin Rouge qui s'y entraînaient. Dans les années 1990, on pouvait encore y admirer une immense toile suspendue servant de décor. Le numéro 5, autrefois une écurie, a abrité

entre 1998 et 2008 l'Institut de recherches sur l'histoire du jazz en France. Au numéro 6 se trouvait le Cercle Pigalle, salle de théâtre amateur où l'on moquait ministres et parlementaires, et qui connut un succès exceptionnel entre 1863 et 1870. Son rival était le Cercle gaulois auquel appartenait André Antoine, qui créa le Théâtre libre en 1887. Le Cercle Pigalle fut plus tard transformé en garage, puis en atelier de menuiserie, cabaret, en musée de trains miniatures. Depuis 2007 s'y est établi le centre d'art contemporain *The Box in Paris*, un concept controversé. Lieu culturel de rencontres et d'échanges entre les artistes, ce centre d'exposition propose également des soirées gastronomiques et des chambres : une blanche - *White box* - avec un accès privé à l'extérieur de la maison et une noire - *Black box* - dans la maison, accessible par un escalier. Elles disposent chacune d'un dressing, d'un grand lit, de quelques meubles design et d'une salle de bain.

L'ancienne menuiserie du numéro 7, transformée en appartements, conserve encore une jolie façade de brique rouge et de pans de bois. Jean-Baptiste Clément, après avoir écrit *Le Temps des cerises*, vient s'installer dans l'impasse au numéro 10. C'est la période où il est poursuivi et incarcéré à Sainte-Pélagie pour avoir écrit des « *carmagnoles* » hostiles à l'Empereur. Très actif pendant la Commune dont il est l'un des élus, il doit se réfugier en Angleterre pour éviter la déportation. Au numéro 12, les anciens bains-douches de Pigalle, reconvertis en logements, ont conservé une belle façade en carreaux de faïence Art nouveau ainsi que leur inscription vert turquoise.

La voie se termine par une placette en demi-cercle, bordée par une construction de charme concave dont les bow-windows semi-circulaires font penser à un ancien atelier d'artiste. Il faut se dépêcher d'aller faire un tour dans ce lieu pittoresque : on dit que les riverains ont fait circuler une pétition pour pouvoir installer une grille à l'entrée. ●

DOMINIQUE DELPIROU

Jean-Baptiste Clément, après avoir écrit *Le Temps des cerises*, vient s'installer dans l'impasse.



Capucine Léonard Matra

Au 7 cité du Midi, les oliviers, plantes, mosaïques et plaques en italien participent au dépaysement.

VOUS VOULEZ NOUS SOUTENIR ? ABONNEZ-VOUS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50€
- Abonnement d'un an à l'étranger :31€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18€
- J'adhère pour 2 ans :36€
- Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :

Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - **courriel** : 18dumois@gmail.com - **Site** : http://18dumois.info

ALEXIS MICHALIK, UN ENFANT DU « PAYS »

À l'affiche pour son film *Edmond* qui retrace les affres de la création de *Cyrano de Bergerac*, Alexis Michalik revient sur son enfance dans le 18^e.

Osons la banalité : Alexis Michalik est tombé dans à la naissance : un père peintre, venu du nord de la France et, avant, de la Pologne, et une mère anglaise et traductrice. Ils se rencontrent en Grèce mais c'est à Paris qu'ils décident de s'installer, et plus particulièrement sur cette Butte, qu'ont arpentée tellement d'artistes. Ce sera d'abord la rue Berthe, en face de l'épicerie qui est devenue celle d'Amélie Poulain, puis la rue Véron.

Le quartier des Abbesses, à l'époque un peu moins gentrifié, est donc le terrain de jeu d'Alexis et de son frère. Il fréquente l'école de la rue Houdon, à l'époque la première ZEP de Paris intra-muros. S'y mélangent avec bonheur, grâce à une pédagogie particulièrement innovante et active, des enfants venus aussi bien des meublés du boulevard de Clichy que des immeubles plus huppés de la Butte : « Je me souviens encore du slogan de l'école : "Houdon champion, le reste, c'est du bidon" », raconte Alexis

en souriant. Il fréquente aussi la Halle Saint-Pierre, à la fois musée et gymnase. Lui y pratique le roller dès l'âge de trois ans.

Pas mal ce métier !

Puis vient l'époque du collège et du lycée Jules Ferry place de Clichy, qui sera décisif pour sa vocation : « J'y ai découvert le club théâtre, un peu poussé par ma mère. J'ai testé, ils étaient en train de monter la *Conversation Sinfonietta* de Jean Tardieu. Tous les rôles étaient distribués ; je me suis avancé, la prof m'a demandé de prendre un stylo et de faire le chef d'orchestre. Je me suis dit ce jour-là : pas mal, ce métier ! J'y suis resté jusqu'en terminale. »

Un intervenant extérieur, Jean-Charles Rousseau, le sélectionne pour *Barouf à Chioggia* de Carlo Goldoni, qui doit se jouer sur la place des Abbesses : « Une expérience merveilleuse. Pendant plusieurs jours, on a joué sur la place ; on venait de passer le bac, on n'avait pas encore les résultats, tous les matins, on se levait pour monter les décors, le soir on jouait, et là, je me suis



Lisa Lesourd

De l'école Houdon aux Bouffes du Nord, la vie de l'artiste est ancrée dans le 18^e.

dit, c'est la vie que je veux. »

La sensibilité du lycéen est également nourrie par un environnement dans lequel la fibre artistique est forte : amis peintres, mais aussi écrivains, comédiens passent à la maison. Lado ne s'est pas senti poussé dans cette voie mais le goût pour les textes vient peut-être tout de même de la famille. Alexis se souvient : « Mes parents nous emmenaient à la biblio-

thèque municipale, près de la mairie. Ils nous poussaient à emprunter des livres qui ont fini par nous intéresser. » Le théâtre, plutôt le théâtre public subventionné, fait aussi partie de l'éducation des Michalik : les Bouffes du Nord, Bobigny, Nanterre, la Cartoucherie à Vincennes.

Le théâtre via Avignon

À partir de 19 ans, les choses avancent assez vite pour Alexis : servi par son physique, porté par son goût du théâtre, il décroche un rôle dans *Juliette et Roméo*, que dirige Irina Brooks. Il découvre son intérêt pour la mise en scène, puis enchaîne les rôles au cinéma et à la télévision. En 2003, au lieu d'entrer par la grande porte au Conservatoire d'art dramatique où il est admis, Alexis choisit l'aventure d'Avignon et y monte *Une folle journée*. Là, il rencontre l'équipe du théâtre du Bélier, qui ouvrira en 2014 une antenne... dans le 18^e, les Béliers parisiens, rue Sainte-Isaure. Sa pièce, *Le Porteur d'histoire* y est régulièrement à l'affiche depuis trois ans.

« J'ai vécu aux Abbesses un peu au-delà de mes 20 ans. Puis on a déménagé place Clichy, passage Lathuille, où, lorsque nous sommes arrivés, il y avait encore le cirque Romanes. » Deux fois récompensé aux Molières, primé par l'Académie française, salué tant par la critique que par le public, Alexis Michalik, qui signe avec *Edmond* son premier long métrage, a fini par quitter le quartier : « Après avoir passé mon enfance à monter et à descendre dans le 18^e, me retrouver sur du plat, sur les bords du canal, c'était une épiphanie et je suis tombé amoureux de ce quartier. » Au revoir donc Alexis Michalik, longue vie dans le 19^e... et sur nos écrans et nos scènes de théâtre !

DOMINIQUE BOUTEL

UN VOYAGE DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

Le Porteur d'histoire, initialement sous-titré *Chasse au trésor littéraire*, est de retour sur les planches de notre arrondissement.

S'il y a une chose que je sais faire, c'est raconter des histoires. » Pas de doute, en la matière Martin Martin, le personnage conteur créé par Alexis Michalik, en connaît un rayon. Il est ici question d'une mère et d'une fille qui disparaissent en Algérie, d'un homme qui se perd dans la forêt des Ardennes, de la découverte d'un trésor et d'autres événements abracadabrants. Un père décédé, une maison qu'il faut céder,

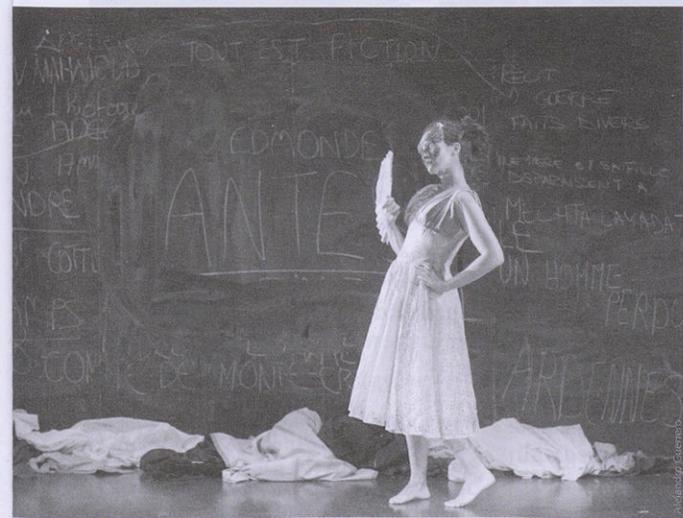
une bibliothèque et des manuscrits enterrés, sont le point de départ d'un récit à énigmes dont la solution ouvre sans cesse des portes vers de nouveaux morceaux d'histoire. On y croise Dumas père et fils, Delacroix ou Marie-Antoinette d'Autriche. On y parle de trésors et de châteaux, de littérature et de carnets intimes.

Cinq comédiens se relaient sur scène dans un décor sobre, comme pour mieux laisser notre esprit se concentrer sur les récits. Un portant chargé de costumes simples permet de voyager parmi les personnages, au cœur du temps et des territoires. Un voyage tumultueux qui happe le spectateur et ne le lâche pas avant l'ultime dénouement.

Dans *Le Porteur d'histoire*, on est transporté d'une époque à l'autre, d'une rive de la Méditerranée à son opposé, de la mythologie à la réalité dans une intrigue qui se mêle et se démêle en permanence.

La pièce est à l'affiche depuis 2011, auréolée de multiples récompenses - elle a même été adaptée en bande dessinée. Et son succès ne se dément pas. Elle est jouée simultanément à Paris, Lyon et Bruxelles, avec des distributions renouvelées. La 2 000^e représentation a été célébrée le 25 novembre dernier. ● SANDRA MIGNOT

Le Porteur d'histoire, Théâtre des Béliers parisiens, 14bis rue Sainte-Isaure, jusqu'au 31 août 2019, du mardi au samedi à 19 h, le samedi à 16 h 30, le dimanche à 17 h.



Alejandro Guerrero

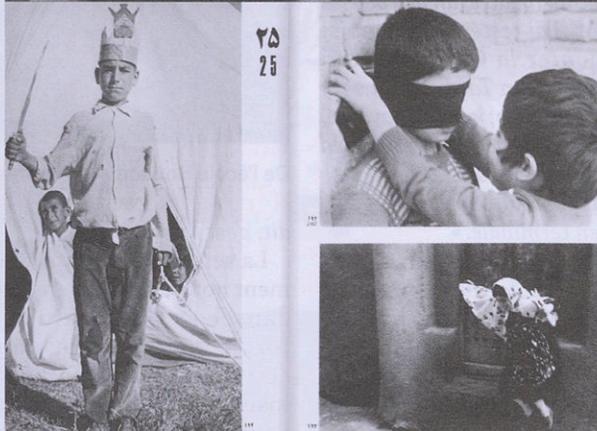
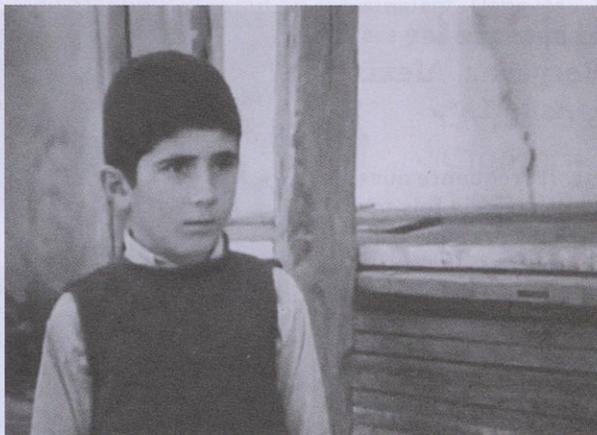
EXPO

LES LIVRES AU CŒUR DE LA RÉSISTANCE IRANIENNE

À l'occasion du 40^e anniversaire de la révolution iranienne, le Bal présente pour la première fois le projet de l'artiste Hannah Darabi autour de sa collection de livres photographiques et politiques.

Hannah Darabi, née en 1981 à Téhéran, a presque l'âge de la révolution islamique. Son enfance a été baignée de récits contradictoires, d'images percutantes. Devenue photographe elle interroge cette masse de clichés, témoins d'un bouillonnement idéologique inédit dans le pays.

L'exposition du Bal s'articule sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, le visiteur découvre une collection de livres (la rue Engelhab étant celle des librairies et des maisons d'édition) politiques et photographiques. Les plus souterrains s'appellent les xeroxi, les plus soignés les jaquettes blanches. On reconnaît sur les couvertures des icônes du marxisme (Lénine, Che Guevara) ou Mossadegh, chassé du pouvoir par le Shah. Tous ces volumes ont été publiés sur une courte période, depuis les derniers temps de la monarchie jusqu'à la reprise en mains par les mollahs. Au sous-sol sont présentés des livres de propagande dont *La Révolution par la lumière*, un



Hannah Darabi, *Reconstructions I : Origins of the Revolution*, 1953, 1963, 1971, 1977, 2018 (détail)

ouvrage collectif en quatre tomes écrivant une histoire officielle en se servant de photos jamais créditées.

Contradictions

Sur quatre panneaux muraux (nommés *Reconstruction 1-2-3-4*), Hannah Darabi raconte la Révolution. Les images, juxtaposées comme des dominos, se répondent, s'entrechoquent. Rassemblées chronologiquement et par thème : les origines, la Révolution, le nettoyage de l'opposition, la guerre.

Aujourd'hui, le sens de ces photos diffère radicalement de ce qu'il était dans l'esprit des promoteurs du régime islamique. Il n'y a rien d'exaltant dans le sacrifice des martyrs ou le spectacle d'enfants-soldats. Malgré le décryptage de l'anthropologue Choura Makaremi, l'exposition n'est pas d'un abord facile. On aurait apprécié des traductions des titres de livres et des légendes des photos. La violence de certaines images la réserve à un public adulte.

L'exposition s'achèvera le 11 février (anniversaire du début de la Révolution) par une journée d'étude : *Penser la Révolution iranienne au temps présent*. ●

MONIQUE LOUBESKI

Rue Engelhab - La révolution par les livres, Iran 1979-1983 par Hannah Darabi, jusqu'au 11 février au Bal, de 12 h à 19 h, mercredi jusqu'à 22 h, fermé le lundi, 6 impasse de la Défense, 01 44 70 75 00.

EXPO

SI LE TEMPS EST UN LIEU

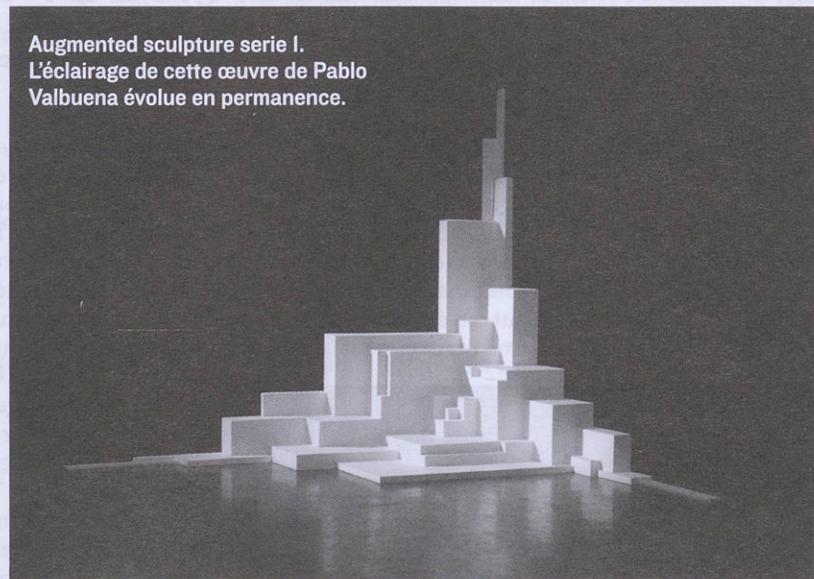
Jeux de lumière et de musique par un artiste inventif et plein d'humour.

Pablo Valbuena aime jouer. Avec les lignes et les volumes, avec la lumière et surtout avec les spectateurs de ses œuvres. Architecte de formation, l'artiste espagnol est un familier de la géométrie. Il ne se contente pas d'aligner des motifs sur un mur (*Formas de tiempo* présenté salle 2) mais filme une personne changeant les carreaux de place. Ce qui crée un dessin en perpétuelle évolution. Les visiteurs du 104 pourront se plier au même exercice.

Les jeux de lumière sont au cœur de l'exposition, muets ou soutenus par un son sourd. La série *Array*, composée de points lumineux, forme des figures changeantes (hélice, cercle, ellipse). *Augmented sculpture* est une maquette blanche de ce qui pourrait

être un ensemble de gratte-ciels. Son éclairage évolue en permanence, avec une netteté chirurgicale.

Pablo Valbuena aime s'installer dans des bâtiments existants, souvent anciens. Précédemment, il a composé une sorte de « son et lumière » sur les murs de la vénérable cathédrale de Durham (en Angleterre), la musique étant assurée par un groupe de sonneurs de cloches. Il a redessiné le toit du British Museum (Londres) ou les abords de la gare d'Austerlitz (pour la Nuit Blanche 2014). Au musée de Genève, il a remplacé les barres retenant le tapis du grand escalier par des « tuyaux chantants » réagissant aux pas des visiteurs. Pour le 104, il a imaginé le Kinematope (deux parallèles) : deux rampes lumineuses se faisant face de part et d'autre de la



Augmented sculpture serie I. L'éclairage de cette œuvre de Pablo Valbuena évolue en permanence.

halle Aubervilliers. Les lueurs se propagent en s'alignant avec la fréquence sonore.

Les travaux de Valbuena nécessitent des recherches alliant les mathématiques, la physique, l'informatique. Pourtant, on sent la facétie sous le sérieux. On imagine un gamin triturant son Télécran (il a aujourd'hui quarante ans) ou jouant au magicien.

Pour pénétrer dans chaque salle d'exposition le visiteur doit pousser de lourds rideaux noirs. Il pénètre alors un univers surprenant. ●

M.L.

Pablo Valbuena, Installations sonores et lumineuses. Rétrospective et création. Au 104, 6 rue Curial (01 53 35 50 00) Jusqu'au 24 mars. Du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h.

BOUTIQUE NOUVEAU LIEU BRANCHÉ AU IO4

Depuis de longs mois le Merle moqueur - la belle librairie du IO4- s'est envolé pour rejoindre Le Gai rossignol, rue de Bagnolet et rue Pavée, laissant un grand vide dans le IO4.

L'espace a été séparé en deux par des grilles et on trouve d'un côté une galerie-boutique: B'ZZ et de l'autre une librairie-boutique: O.fr. De quoi être dérouter, au moins par le vocabulaire!

B'ZZ, fondé par Bruno Scaramuzzino est une structure composée d'un atelier de production, une boutique en ligne et deux galeries, dont celle qui vient d'ouvrir au IO4. On y trouve du petit mobilier et des objets de décoration, des sacs et accessoires de mode, en petites séries, à des prix centre de Paris. Les créations et produits de B'ZZ studio s'inscrivent dans les « arts modestes, bruts et populaires, junk et street art, art et création africaine et contemporaine, objets voyageurs venus du bout du monde », un ensemble assez hétéroclite qui aura du mal à séduire les riverains, mais ils ne sont peut-être pas la cible!

De l'autre côté de la grille, c'est O.fr car selon les initiateurs, c'est avec zéro franc que leur premier lieu a été ouvert en août 1996 dans le Marais. Ils proposent livres d'art, design, mode, architecture, magazines d'avant-garde. Ils publient également des catalogues d'expositions, carnets de notes, agendas... créent des vêtements (tee-shirts d'artistes, sacs en toile...). La page est tournée pour le Merle moqueur. Dommage! D.F.

CÉLÉBRATION BLACK SOIRÉE

Le Black History month, qui se déroule pendant tout ce mois de février à Bordeaux, fait un saut dans le 18^e.

Le vendredi 22, il s'installe à la mairie. En ouverture, on parle boulot avec des parcours d'entrepreneurs afrodescendants de 18h à 19h30. Puis une présentation de l'impact social des chansons de Michael Jackson à 19h avec Riad Bettouche, co-auteur du livre Michael Jackson - L'intégrale. À 21h, on passe à la fête : performances artistiques et chorégraphiques avec Mickael Dancer, performeur et professeur de danse. M0F.

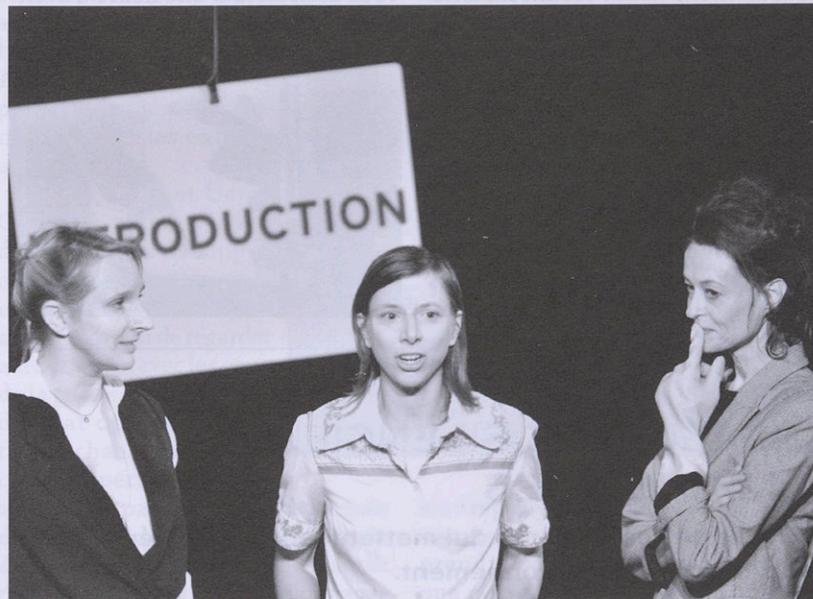
THÉÂTRE

HISTOIRES DE FEMMES, HISTOIRE DES FEMMES

Trois auteures et comédiennes créent **Spéculum, un spectacle centré sur le rapport des femmes à la gynécologie... et vice-versa.**

Jean-Marc, mets tes deux doigts (il est interne, ça ne vous dérange pas qu'il regarde ?) » Dans le cabinet du gynécologue, tout au long de leur vie adulte, les femmes en entendent des remarques stupides, choquantes, discriminantes, insidieuses... « Je préfère quand mes patientes sont des femmes de ménage, elles posent moins de questions », « Je vous félicite pour votre pilosité, vous n'avez pas succombé au ticket de métro, » ou encore « Votre col de l'utérus doit être parfait pour la levrette ». Plus de vingt ans après *Les Monologues du vagin*, cette création qui fut une des premières à aborder de manière directe sexualité, féminisme et violences de genre, trois auteures et comédiennes se penchent à nouveau sur la question. Et même si on croit avoir tout entendu, elles parviennent encore à nous prendre de court.

Delphine Biard, Flore Grimaud (Montmartroise) et Caroline Sahuquet ont enquêté auprès des femmes et



Jean-Luc Mariet

des professionnels. Elles ont interrogé des personnalités emblématiques du féminisme (mention spéciale à Benoîte Groult) et ressuscitent des pionniers de la médecine des femmes comme anonymes, usagères de la gynécologie aux vécus tous différents. Le résultat est - en 1 h 10, un enchaînement de scènes à la fois drôles, tendres, sérieuses, touchantes, réalistes, peuplées d'une cinquantaine de personnages que chacun reconnaîtra plus ou moins facilement.

« Nous nous penchons sur l'impor-

tance des mots et de leur absence - sur le dégât des tabous et des expressions inappropriées », ont écrit les auteurs dans leur note d'intention. En cette année post *Me too*, nul doute que cette pièce est une occasion de plus de porter les mots et les maux des femmes vers une indispensable visibilité. ●

SANDRA MIGNOT

Jusqu'au 16 février, du mercredi au samedi à 19 h, La Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses ou Blanche.

THÉÂTRE

UNE VIE DE PASSION ET DE SCIENCE

Dans l'intimité de Marie Curie, on découvre une femme passionnée, tant en amour que par son travail.

Le *Paradoxe des jumeaux* raconte l'histoire d'amour entre deux grands noms de la physique: Marie Curie et Paul Langevin. Un an après le décès de son mari Pierre, la scientifique polonaise, deux fois Prix Nobel, et le physicien marié, tombent amoureux. En pleine période où rodent les pensées réactionnaires, où « une femme scientifique est un oxymore », cette histoire d'adultère donne l'occasion à une partie de la presse de mener une campagne politique contre « l'étrangère ». Renvoyée à son origine,

considérée comme une mangeuse d'hommes, Marie Curie reste debout, même si son aventure avec Paul Langevin vacille terriblement.

Une femme libre

La pièce créée par Jean-Louis Bauer et Elisabeth Bouchaud fait son grand retour à la Reine Blanche et on comprend son succès en 2017! C'est un beau spectacle touchant et captivant, sublimé par la mise en scène de Bernadette Le Saché qui met en lumière une autre facette de Marie

Curie. On découvre qui se cache derrière la scientifique qui peut paraître froide, sévère, toujours vêtue d'une robe noire. Elle se révèle une femme libre, séduisante et sensible. Le personnage de Marie Curie est incarné prodigieusement par Elisabeth Bouchaud. À travers cette histoire d'amour, *Le Paradoxe des jumeaux* invite à découvrir quelques faits majeurs de la science du début du XX^e siècle. ●

SAMUEL CININNATUS

Jusqu'au 3 mars à La Reine Blanche. De Jean-Louis Bauer et Elisabeth Bouchaud, mis en scène par Bernadette Le Saché, avec Sabine Haudepin, Elisabeth Bouchaud et Karim Kadjar, 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

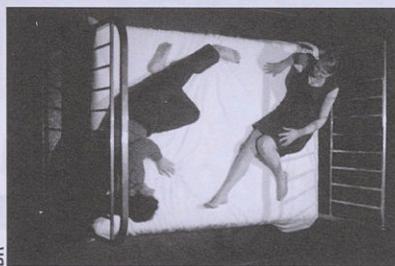
Théâtre

NOUS AIMERONS-NOUS ?

Jusqu'au 3 mars au Funambule Montmartre. Mise en scène d'Olivier Descargues, 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83.

Nous aimerons-nous ? est une histoire d'amour improvisée. Un homme et une femme sont allongés dans un lit. Ils viennent de faire l'amour et autour du lit sont dispersés leurs vêtements. Mais plusieurs questions se posent : Qui sont-ils ? Où sont-ils ? Depuis quand se connaissent-ils ? La liste est encore longue... Une chose est sûre, c'est que les deux comédiens ignorent toutes les réponses à ces questions, c'est au public d'y répondre. Vous de-

vez construire la situation de départ de cette pièce. Ainsi, chaque soir, l'histoire d'amour (?) sera différente. Vous assisterez à une heure d'aventure totalement improvisée. S.C.I.

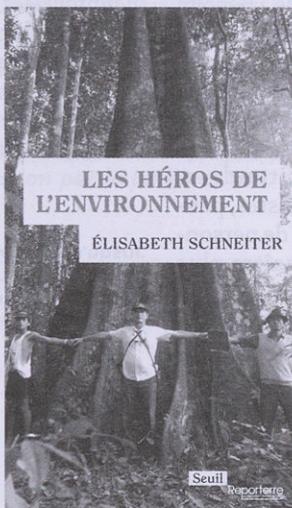


Livre

UNE GUERRE SILENCIEUSE À MAINS NUES

Portrait de ces militants qui mettent leur vie en péril pour défendre l'environnement.

Deux cent sept militants écologiques ont été tués dans le monde en 2017, soit près de quatre personnes par semaine. Qui sont-ils ? Elisabeth Schneider, journaliste qui habite le 18^e et qui « s'est battue, avec d'autres, pour que le terrain de boules entre Lepic et Junot ne soit pas transformé en parking » en dresse le portrait. Elle raconte le combat de gens simples qui s'élèvent contre des mégaprojets industriels au péril de leur vie et de populations qui aspirent à vivre libres sur leurs terres.



défendre la rivière Gualcarque. L'auteure évoque aussi les mécanismes de la corruption qui ont pour effet de détruire la nature, épuisant les réserves en eau, polluant l'air et les sols. Peu de Français parmi ces femmes et ces hommes qui défendent à mains nues les ressources essentielles pour tous les Terriens... « Et heureusement : je parle essentiellement dans ce livre des militants qui s'exposent à des meurtres. En France, cela ne va pas aussi loin même si on a pu constater une augmentation des violences lors des dernières évacuations de Zad ». D.F.

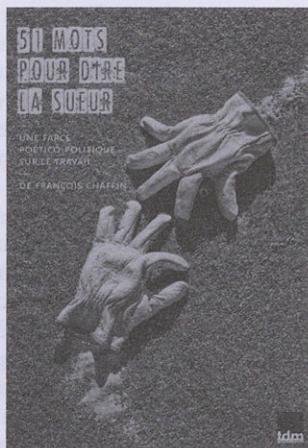
Élisabeth Schneider, *Les Héros de l'environnement*, éditions Seuil/Reporterre, 160 pages.

Théâtre

51 MOTS POUR DIRE LA SUEUR

Grand Parquet, les 7, 8 et 9 février à 19h, 35 rue d'Aubervilliers, legrandparquet.fr

Adam et Eve, la punition divine, le désamour de l'« être » et du « faire », un stage de re-motivation pour re-demandeur d'emploi, des cœurs qui éclatent et des corps qui rebondissent... *51 mots pour dire la sueur* est une farce, un oratorio burlesque sur les postures et les passions qui nous relient au monde du travail. Un spectacle drôle, cruel et touchant à la fois, où la poésie occupe aussi une jolie place. Une vision expressionniste et débridée de l'urgence de réfléchir ensemble aux fondations d'un nouveau « vivre ensemble ». Écrit et mis en scène par François Chaffin, avec Céline Liger, Violaine de Carné, Lionel Bécimol et Joël Lokossou et produit par le Théâtre du Menteur. S.M.



Rock expérimental

BEN SHEMIE

C'le chantier, au 104, le 23 février, 17 h, gratuit, 104 rue d'Aubervilliers, billetterie sur 104.fr

Connu comme le chanteur et guitariste du groupe de rock-tronica canadien Suuns, Ben Shemie possède également une fascination pour la musique expérimentale. C'est autour de son premier album solo, à paraître ce mois-ci, que l'artiste livrera un aperçu de sa création lors de cette ouverture publique.

Exploratoire et précis, le projet solo de Ben Shemie évolue dans des pratiques sonores expérimentales basées sur la performance, mélangeant forme libre et compositions structurées - touchant au classique, à l'art radiophonique, aux nouvelles technologies et autres recherches avant-gardistes. A.K.

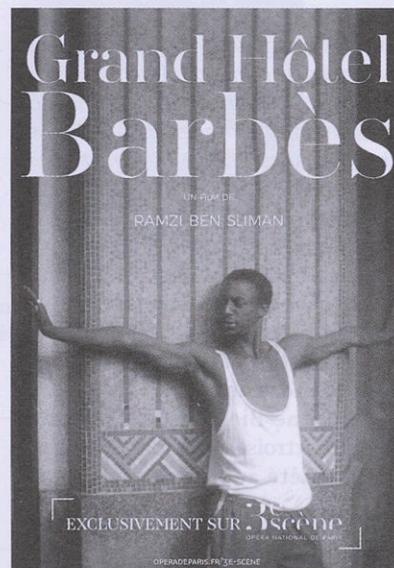


Théâtre

INVISIBLE

Du 6 au 10 février au LMP. Mis en scène par Thibaut Garçon. Avec Philippe Papini, Nicolas Perruchon et Thibaut Garçon. 35 rue Léon, 01 46 06 08 05.

Misanthrope, caractériel, insupportable, Alexander est un homme seul, mais un homme heureux... tant que tout reste propre et à sa place ! Il dort dans sa baignoire qui lui semble plus confortable, se rince la bouche au champagne et défroisse son courrier au fer à repasser. En route vers son travail, « il nage dans la foule comme une enclume dans l'océan ». Sous la pression de l'individualisme, l'esprit d'Alexander se révolte et prend corps sur scène. Face à un individualisme grandissant, *Invisible* questionne l'imaginaire individuel, est-ce une fuite ou une issue ? Sur une création musicale signée par Chapelier Fou, cette pièce mêle le théâtre gestuel, l'art du clown et la vidéo. S.C.I.



Cinéma

GRAND HÔTEL BARBÈS

Film à voir en ligne (12 min), sur operadeparis.fr/3e-scene ou sur Youtube.

Entre Barbès et La Chapelle, Ramzi Ben Sliman propose une rencontre entre hip hop et danse classique. S'il ne veut pas se faire mettre à la porte du Grand Hôtel Barbès, Lorenzo Da Silva Dasse, dans le rôle du jeune Ulysse, a la journée pour trouver de quoi payer sa chambre. L'errance et les ruses du héros pour survivre le mènent à se joindre à des danseurs de breakdance en plein battle. Félin, agile, subtil, le danseur se faufile dans les rues du 18^e. Ramzi Ben Sliman a voulu faire « un film de danse avec des danseurs qui ne s'inscrivent pas dans la tradition dite du "ballet blanc" mais viennent du monde du hip hop », dans une production remarquable sous la double houlette de l'Opéra de Paris et des films Pelléas. S.M.



Théâtre

PEUR(S)

Du 12 février au 2 mars à l'Étoile du Nord. Écrit par Hédi Tillet de Clermont Tonnerre, mise en scène de Sarah Tick. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Peur(s) c'est l'histoire du prisonnier numéro 10005 et de son avocat. Au lendemain du 11 septembre 2001, le détenu a été arrêté en Bosnie. On l'accuse d'avoir orchestré un attentat qui n'a pas eu lieu. Sans jugement, ni chef d'accusation, il se retrouve à Guantanamo. Pourquoi est-il emprisonné ? Il ne le sait pas. C'est durant ces sept ans de détention qu'il fera la rencontre de son avocat. Un homme qui va se battre à ses côtés pour faire appliquer l'*Habeas corpus*, un texte énonçant la liberté fondamentale de ne pas être emprisonné sans jugement. Derrière cette histoire s'en cache une autre, celle des démocraties qui doivent faire face à la peur du terrorisme et autres attaques. Une peur qui a conduit tant d'hommes dans des prisons comme Guantanamo, sans jugement. S.C.I.



Expo

HURA MURSHEKARI ET MEHDI YARMOHAMMADI

Échomusée, du 4 au 17 février, 21 rue Cavé, 01 42 23 56 56.

Deux artistes originaires d'Iran, promus par l'association Parmida, exposent leurs œuvres dans la galerie de l'Échomusée. Mehdi Yarmohammadi présente ses sculptures d'argile, de céramique ou de métal. Son travail se caractérise par une simplicité de la forme, une appropriation de l'espace négatif, un sens aigu de la suspension et de la pendaison, de la douceur aussi. Sa technique spécifique lui permet d'articuler sujets sociaux, théosophiques et philosophiques, concepts cosmiques et métaphysiques. Les collages et peintures à l'huile de Hura Mirshekari, regard d'une femme et sur la femme, s'insèrent dans une œuvre inspirée par le masque. Elle proposera également une performance scénique et vocale originale. S.M.

Expo cinéma

RODRIGO PAIS, CINECITTÀ, L'ÂGE D'OR DU CINÉMA

Salon du Louxor, jusqu'au 31 mars, 170 boulevard Magenta.

Reporter et photographe italien, Rodrigo Pais (1930 - 2007) durant les années 60, se rend sur plus de cent plateaux de films tournés à Cinecittà. Ces images témoignent de la façon personnelle dont Pais aborde le monde du cinéma : il est présent sur le tournage mais son objectif est de montrer une autre vision, faite de clichés qui dans certains cas semblent volés et révèlent aussi sa formation de photojournaliste. Travaillant « sur le vif », il s'amuse à saisir les divers moments d'une journée type de tournage d'un film : le moment du « moteur », les instants de repos, les maquilleurs, les ouvriers au travail, les parents des acteurs, les spectateurs curieux, etc... A.K.



BIB - Archivio Rodrigo Pais

ON NOUS ÉCRIT...

Bonjour Le 18^e du mois, Voilà plusieurs semaines que je songe vous écrire pour parler des aménagements cyclables à Paris et en particulier sur l'axe place de Clichy/La Fourche/porte de Saint-Ouen que je prends tous les jours à vélo au prix de frayeurs noires et bonnes nuits blanches...

C'est mon premier accident de vélo, survenu hier sur le chemin du travail, un peu avant Guy Môquet qui me décide finalement à écrire.

Je vous rassure, j'ai beau avoir été percutée sur toute la longueur de mon vélo, par la gauche, sans rien voir venir, je n'ai absolument rien sinon un bleu au genou et un bon choc. Mon vélo, lui, a les deux roues pliées, des réparations qui sont pour ma pomme car le chauffeur après avoir tenté vaguement de redresser les roues a trouvé plus simple de s'enfuir. Entre-temps tous les témoins avaient disparu.

Pour moi, une ville où on risque sa vie en allant au travail à vélo, malgré gilet jaune (hé oui), lumières qui clignotent et casque, c'est une ville indigne de son siècle. A ce compte, autant simplement interdire les vélos sur certains axes (place de Clichy/La Fourche par exemple) et l'assumer, ce qui aurait le mérite de régler le problème de façon frontale. Je suis d'accord que beaucoup a été fait mais nous partons de tellement loin...

Là on laisse la jungle faire son travail, où seuls les plus téméraires peuvent pédaler, en prenant des risques insupportables. J'en viens à envisager de déménager plutôt que continuer à vivre dans un Moyen-âge où les moteurs gonflent les biceps pour montrer aux cyclistes qui a le pouvoir.

Des aménagements sont prévus entre Guy Môquet et la porte de Saint-Ouen, où j'ai eu mon accident. Tant mieux. Mais le reste ?

Bien à vous,

ANNE

Expérience

L'ÉCOLE DU REGARD

Le 20 février, 15 h au square Marcel Sembat.

Voir comme une girafe, un cheval, un caméléon et un requin-marteau ? *School of looking*, association pour les arts et les sciences, fera une démonstration au square Marcel Sembat le 20 février de 15 h à 17 h avant de proposer en mars une animation pour les enfants au Petit Ney.

Anne Cleary et Denis Connolly, artistes irlandais, installés de longue date dans le 18^e, proposent une expérience unique : avoir l'occasion de regarder autour de soi avec les yeux de la girafe, du caméléon, du chat du Cheshire. Il faudra chausser de beaux casques spécialement conçus, qui, par des jeux sophistiqués de miroirs et de prismes, permettront de voir selon l'animal choisi : avancer comme un cheval, avec deux images latérales qui se recoupent à peine, comme un requin-marteau, les yeux écartés de 70 cm pour sentir une

perspective approfondie, ou bien avec une vision devant et derrière au même moment, comme le caméléon.

Ce n'est pas du cirque ! C'est une expérience sensible et un projet artistique dont le but est d'emprunter



leur représentation du monde à des vivants non humains. En conséquence, prendre conscience concrètement que notre point de vue n'est pas le seul et que notre manière de penser est en relation avec notre manière de voir. D.F.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE

Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

JANINE MOSSUZ-LAVAU, SEXE, LIVRES ET VIDE-GRENIERS

Cette universitaire vient de publier un ouvrage sur la sexualité des Français.

Graphomane amoureuse de son quartier, entre deux ouvrages, elle trouve le temps d'écrire des articles pour *Le 18^e du mois*.

Je suis politologue, sociologue et romancière à l'occasion, commence Janine Mossuz-Lavau. *J'écris tout le temps, j'ai toujours des sujets en tête. Quand j'étais plus jeune, je me disais que j'aurais réussi ma vie quand j'aurais écrit un roman et fait un enfant.* » Objectif doublement atteint puisqu'elle a deux enfants et deux romans à son actif. Chercheuse à Sciences Po, elle a une bibliographie fournie, notamment des enquêtes sur la sexualité des Français et des ouvrages sur André Malraux.

Arrivée en 1981 dans le triangle 17^e, 9^e et 18^e, et installée place Blanche quelques années plus tard, elle n'a pas l'intention d'aller voir ailleurs, tant elle apprécie son petit village. *«Place Blanche, on se connaît tous. Sylviane, la kiosquière est devenue une amie* ». Janine lui achète *Libé* tous les matins et elles tchatchent de leur passion commune des vide-greniers. *«Le dimanche Christiane va aux Puces de Vanves. Moi, j'écume les vide-greniers du nord-est parisien. Le lundi, nous faisons le point sur nos achats respectifs.* »

Jeunesse en Savoie

Lorsque nous l'avons rencontrée, elle sortait d'un marathon médiatique de deux mois et demi. Soixante-dix entretiens à la télé, à la radio, pour la presse en ligne et écrite, à l'occasion de la sortie de son dernier livre enquête, *La Vie sexuelle en France* (La Martinière).

Cette femme hyperactive est originaire d'un milieu très modeste. Ses parents étaient fromagers, *«un métier qu'on appelle fruitier en Haute-Savoie, tient-elle à préciser. Au mois de mars, contrat est passé pour un an avec une société d'éleveurs d'un village. Mes parents s'installaient dans la fruitière où, deux fois par jour, les paysans venaient déposer le lait de la traite.* » Au bout du lait : la tomme de Savoie et le reblochon fabriqué par le père, le beurre par la mère. *«Mes parents n'avaient ni week-end, ni vacances. On a déménagé plusieurs fois.* »

Janine est ce qu'on appelle une trans-classe, une personne qui est sortie de son milieu d'origine. Mais, prévient-elle d'emblée, *«je n'ai pas quitté un milieu pour un autre, je garde un pied dans l'un et le deuxième dans l'autre* ». Si elle n'avait pas la même vie que ses copains de lycée plutôt issus de la bourgeoisie, elle était une enfant aimée qui s'est rapidement retrouvée dans le milieu *«des intellectuels scribouillards* ».

Car Janine est très bonne élève. En primaire, les instituteurs disaient *«elle sera institutrice* ». Puis, toujours aussi excellente au lycée, vient le *«elle sera professeur* ».

Premières manifs

Durant l'année 1960-1961, elle s'inscrit en fac de Lettres à Grenoble. Mais l'ennui *«à hurler* » qui l'étreint durant les trois à quatre cours hebdomadaires de latin a eu raison de ce destin tout tracé. *«Tout plutôt que de continuer le latin comme ça* », s'insurge-t-elle. Sur les conseils d'une cousine, elle bifurque sur Sciences Po Grenoble. *«À l'époque, il y avait deux pôles. Celui des enfants de la très grande*

que très longtemps après qu'elle rejoindra le PS, qu'elle quittera en 2008.

Mais la jeune étudiante s'ennuie à Grenoble. Direction Paris, où elle est admise, à nouveau, à Sciences Po. En point d'orgue, une thèse sur André Malraux et le gaullisme. Depuis, Janine a écrit quatre ouvrages sur l'intellectuel français, avec qui elle a cultivé une amitié qui a duré sept ans.

Femmes et politique

Entrée très vite au centre de recherches politiques de Sciences Po (Cévipof), elle se concentre sur le comportement politique et le genre : *«à l'époque cela s'appelait : les femmes et la politique* », précise-t-elle. Durant toutes ces années, elle suit tous les combats et les débats parlementaires qui ont permis de changer la législation sur la contraception, l'IVG, le viol, l'homosexualité et la sexualité des jeunes.

À la fin des années 1990, le ministère de la Santé et le Planning familial lancent une politique de réduction des risques sexuels dans les milieux de la précarité concernant le sida, les MST et les grossesses. *«J'ai écumé les centres sociaux de France où, pendant un mois et demi, une fois par semaine, les ateliers couture ou cuisine se sont transformés en ateliers sur la réduction des risques* ». La sociologue discute avec les femmes de ces ateliers, la plupart arabo-musulmanes. *«Et surprise, ce qui en est ressorti, c'étaient les violences qu'elles subissaient.* »

Elle continue son enquête dans les milieux plus aisés et chez les hommes. Pour ce faire, elle privilégie les entretiens car pour elle *«les histoires de vie sont le seul moyen d'avoir des vraies informations.* » L'enquête paraît en 2000.

La retraite ?

Rebelote, dix sept ans plus tard, lorsque son éditeur lui demande de refaire une enquête du même tonneau. Elle interviewe des hommes et des femmes de 19 à 85 ans, de tous les milieux sociaux et de toutes les orientations sexuelles. Du coup, l'irruption du mouvement #MeToo et #Balancetonporc ne la surprend pas, ni même celui des Gilets jaunes. *«Quand les gens parlent de leur vie sexuelle, ils ne cloisonnent pas, ils parlent de tout* », explique-t-elle.

À 76 ans, la chercheuse est en principe à la retraite, mais elle a prévenu : *«S'ils veulent que je parte, qu'ils viennent me sortir de mon bureau avec une pelle-teuse.* » Elle est désormais directrice de recherche émérite. Cet éméritat lui permet de garder son bureau et son labo.

«Souvent, quand j'arrive au bout d'un gros livre, je me dis que je vais en profiter pour souffler. » C'était sans compter sur Jean-Luc Barré, le directeur de la collection Bouquins chez Robert Laffont qui lui a proposé une anthologie de la nuit. *«Là, je n'ai pu refuser.* » ●

NADIA DJABALI



Thierry Nectoux

Quand les gens parlent de leur vie sexuelle, ils ne cloisonnent pas, ils parlent de tout.

bourgeoisie du coin qui se retrouvaient le dimanche après midi pour jouer au bridge ». Mais comme elle préfère la belote, elle fréquente le second, celui des syndicalistes de l'Unef. *«Mes premières manifs, c'était pour l'indépendance de l'Algérie* ». Elle adhère quelques mois au PSU, fraîchement créé. Et ce n'est